

H-114-5
2e ex.
v.5
1923/1924



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

601/A/30/6K

APOT

87848

14/3

577

L'APOTRE



-G HAQUETTE

LE COUP DE VENT

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

TEXTE

| | | |
|------|--|---|
| Page | | |
| 1 — | Notre anniversaire | J.-ALBERT FOISY |
| 2 — | Le semeur de lis et de roses | S. COUBÉ |
| 4 — | Au temps jadis | GUY D'AVELINE |
| 7 — | Lettre de Louis Veillot | |
| 8 — | Beethoven | J.-M. BOUILLAT (<i>Le Noël</i>) |
| 14 — | Les compteurs | JEAN LÉON |
| 14 — | Partie... (<i>poésie</i>) | FRANCIS DESROCHES |
| 15 — | Les consolations de la foi | (<i>Les Dossiers de l'“Action Populaire”</i>) |
| 18 — | Chronique littéraire : <i>Sourires et grimaces</i> | FERDINAND BÉLANGER. |
| 21 — | Ephémérides canadiennes : août 1923 | |
| 25 — | La machine humaine : ses détraquements | LE VIEUX DOCTEUR |
| 26 — | Les périodes de pluies et de sécheresses | B. L. (<i>La Croix</i>) |
| 29 — | Savoir être heureuse | JEANNE LE FRANC |
| 29 — | Les légumes | (<i>La Cuisine à l'École primaire</i>) |
| 31 — | L'opinion d'un industriel anglais | THOMAS POULIN (<i>Le Travailleur</i>) |
| 32 — | Le respect de la vérité | ABBÉ MILLOT |
| 34 — | S'amuser | |
| 35 — | Les livres | |
| 35 — | Prêtres... demain (<i>poésie</i>) | L. DETREZ |
| 36 — | Quand l'âme est droite (<i>Feuilleton</i>) | MAURICE RIGAUX |
| 44 — | Le grand concours de <i>L'Apôtre</i> . — RÉSULTAT | |

ILLUSTRATIONS

| | |
|------|------------------------------------|
| 4 — | Une belle couronne |
| 8 — | Portrait de Beethoven |
| 13 — | Un monument à Mgr de Laval |
| 17 — | Sur la route de Grand Pré |
| 18 — | Au centre de la capitale anglaise |
| 20 — | La famille royale d'Espagne |
| 21 — | Feu Benjamin Sulte |
| 22 — | Le R. Père Gérard Martin, O.M.I. |
| 22 — | Le R. Père Odilon Chevrier, O.M.I. |
| 23 — | Sir Alexandre Lacoste |
| 24 — | Feu l'abbé F. Massé |
| 28 — | Une école à La Reine |
| 43 — | Feu l'abbé Joseph Valiquette |

“L'Apôtre” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**La Caisse d'Économie
de N.-D. de Québec.**

BANQUE D'ÉPARGNE

SIÈGE SOCIAL :
21, RUE ST-JEAN, QUÉBEC.

Sept Succursales à Québec.
Deux Succursales à Lévis.

L'ÉPARGNE CONDUIT A LA FORTUNE.

Adrien Falardeau

AVOCAT

Edifice “Quebec Railway”

QUÉBEC

Tél. 2307

Rés. 4359-m

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME V

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1923.

No 1

Notre anniversaire



AVEC le présent numéro, l'Apôtre entre dans sa cinquième année.

Nous sommes encore très jeunes, mais, si l'on considère l'humilité de notre naissance, on sera surpris des progrès accomplis pendant ces quatre

années.

L'utilité de notre revue et ses efforts pour répondre au goût des lecteurs sont les deux principales causes de notre succès.

Lancée avec quelques centaines d'abonnés seulement, cette publication voyait le jour à un moment où plusieurs périodiques plus fortunés s'adressaient au public lecteur. N'ayant pas le brillant extérieur des autres, on comprend qu'elle prit plus de temps à pénétrer, mais, chaque pouce de terrain gagné était conservé et le nombre de ses amis crut d'une façon constante.

Après quatre années d'existence, notre tirage est monté à plus de 10,500, grâce aux efforts des abonnés qui se sont unis pour recruter de nouveaux lecteurs.

* * *

Comme nous l'avions laissé entendre il y a quelques mois, cette augmentation rapide nous permet de réaliser les améliorations que nous avions rêvées.

D'abord, nous allons employer un meilleur papier pour que les nombreuses gravures publiées paraissent mieux et soient d'un attrait plus sensible.

De plus, pour répondre à un désir exprimé par nos lectrices nous augmentons de huit pages le format de l'Apôtre, afin de donner plus de pages du feuilleton qui sera toujours choisi

avec soin et que toutes pourront lire, et ajouter les travaux à l'aiguille, les tricots et les divers patrons.

Nous ne doutons pas que ces améliorations plairont à tous les lecteurs et lectrices de la revue et les encourageront à travailler encore à étendre son influence. Plus nous serons encouragés du public, plus nous donnerons à nos lecteurs. Notre revue n'a pas pour but de faire des profits, ce but est beaucoup plus élevé.

* * *

L'Apôtre, comme son nom l'indique veut prêcher la bonne parole.

Il n'a pas d'autre but que de faire aimer l'Eglise, connaître la vérité, combattre l'erreur, flageller le vice, pousser au bien et fournir à tous une lecture amusante et instructive.

Comme les intérêts de la race sont inséparablement unis à ceux de l'Eglise, l'Apôtre prendra toujours la défense de la langue et des traditions françaises, sans acception de personnes.

Dans le passé, notre revue s'en est tenue à ce programme jusque dans les détails et nous sommes convaincus qu'avec la grâce de Dieu et le soutien des lecteurs, nous ne dévierons pas de la ligne de conduite que nous ont tracée nos fondateurs.

L'Apôtre, revue mensuelle, est une publication nécessaire, aussi nécessaire que le journal quotidien.

Nos gens lisent, ils aiment à lire le journal qui vient tous les jours ou toutes les semaines apporter ses informations diverses et ses conseils de chaque jour. C'est le directeur ordinaire qui se présente sans apprêt et sans cérémonie, et qui verse goutte à goutte la bonne doctrine.

La revue est un visiteur de marque qui apporte chaque mois des instructions plus générales et plus variées. Elle se présente dans une toilette plus

soignée et demande d'être conservée pour servir plus tard comme mine de renseignements et d'arguments à l'occasion.

* * *

Depuis quatre ans l'Apôtre s'est efforcé de remplir consciencieusement son rôle.

Si l'on prend la peine de revoir les numéros passés, on y trouvera en résumé tous les événements importants qui méritent d'être retenus ; on y verra aussi ces événements dépouillés des détails contradictoires et des exagérations que la presse quotidienne ne peut s'empêcher de recevoir dans son information hâtive et fiévreuse.

On verra aussi la réfutation des principales erreurs qui se sont fait jour au cours des mois ; on y trouvera l'exposition des principes servant à nous former une opinion sur les événements politiques et les questions sociales qui ont été soulevées à cette époque. En un mot, la revue joue en profondeur et en durée le rôle que joue la presse quotidienne en étendue et en promptitude.

Chaque foyer veut avoir sa revue et, en général, nous en trouvons une dans toutes les maisons, revue pieuse, revue profane, bonne ou mauvaise, il y en a partout.

Il en est très peu qui offre autant de garanties du côté moral et doctrinal que la nôtre.

Sans doute ce n'est pas une revue pieuse, elle n'est l'organe d'aucune confrérie ; tel n'est point son but. C'est une revue profane, s'occupant de toutes les questions et cherchant à joindre l'agréable à l'utile.

Seulement, en tout temps elle peut être laissée entre les mains de tout le monde sans que jamais personne n'y puisse trouver matière à scandale.

C'est un avantage qui mérite un encouragement spécial et joint à la variété si grande et si intéressante des matières, grâce au dévouement de notre directeur, il fait de l'Apôtre une des meilleures publications du genre au Canada.

Nous commençons notre cinquième année avec plus de 10,500 abonnés, c'est un succès. Mais, nous espérons que nous ne nous arrêterons pas en si bonne voie. Nous voulons qu'au prochain anniversaire ce nombre soit au moins doublé pour que nous puissions aussi doubler les améliorations.

Pour cela, nous comptons sur le dévouement des lecteurs et surtout des lectrices.

J.-Albert FOISY.

Le semeur de lis et de roses

IL y avait, à quelques stades de Nazareth, un jardin singulier qu'on appelait le jardin du Diable et où il ne venait que des ronces et des épines.

Les habitants racontaient que cette malédiction remontait à un fratricide très ancien dont ce jardin avait été le théâtre. Quelques-uns assuraient même que c'était le champ où Caïn avait tué Abel.

Le propriétaire cherchait à le vendre, mais il n'y parvenait pas. Un jour qu'il était très malade, Jésus vint à passer par Nazareth avec ses apôtres et le guérit. Reconnaisant, le brave homme lui dit :

— Rabbi, je voudrais bien vous faire un cadeau, mais je n'ai que mon Jardin du Diable, et je n'ose pas vous l'offrir. Si tout de même vous pouviez le guérir, lui aussi. . .

— Donne toujours, répondit Jésus, j'en ferai le Jardin du bon Dieu.

Saint Pierre fut tout ahuri de cette parole. Il chuchota quelque chose à l'oreille de saint Jean. Mais celui-ci lui imposa silence en mettant le doigt sur sa bouche.

Jésus alla aussitôt chez le grainetier :

— Je voudrais des graines de lis, dit-il.

— Hélas, je n'en ai plus.

— Qu'est-ce que tu as en fait de fleurs ?

— Pas grand'chose ! j'ai du blé.

Pierre ne put s'empêcher de rire. Mais Jean le fit encore taire.

— Bonhomme, dit le Maître, donne-moi du blé pour trois deniers, Judas te payera.

Judas desserra les cordons de la bourse et paya en faisant la moue. Il n'aimait pas les dépenses inutiles. Jésus prit le sac de blé et s'en alla dans le jardin. Sans le faire labourer, sans tracer de sillon, il se mit à jeter les graines à pleine volée. Il allait, il allait, plein d'entrain, du bonheur dans les yeux, et son bras se découpait sur l'horizon en un geste de commandement et de gloire.

Le lendemain matin, Jésus vint avec les douze apôtres et l'ancien propriétaire. Pierre faillit tomber à la renverse, comme le jour de la pêche miraculeuse. Le jardin était tout couvert de lis et de fleurs, de beaux lis qui montaient vers le ciel, embaumant l'air de leur parfum capiteux. Jean se pencha sur l'un d'eux et ne

put retenir un cri d'admiration. Sur la blanche corolle, il lut, écrit en petites lettres d'or : " Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu."

L'ex-proprétaire, hors de lui, courut vers la ville et appela les habitants pour voir le prodige.

— Mes amis, dit Jésus, le lis c'est la fleur de la pureté. Elle ne pousse pas dans le vaste monde qui a été jusqu'ici le jardin du diable. Mais désormais, la terre sera le jardin du bon Dieu. Partout où tombera la bonne semence, il poussera des âmes blanches comme ces lis.

— Mais, Seigneur, comment se fait-il que vous avez semé du blé et qu'il soit venu des lis ?

— Je vous ai parlé d'un pain de vie que je vous donnerai un jour ; eh bien ! c'est ce pain, c'est ce froment des élus qui fera fleurir la pureté sur la terre. Ce que vous voyez est le symbole d'un plus beau miracle que vous ferez vous-même : vous sèmerez des hosties, du blé, et il naîtra des lis.

Pierre fit semblant de comprendre à cause des assistants, mais il ne voyait pas encore bien clair dans tous ces miracles compliqués de symboles. La foule contemplait le champ avec des yeux de stupeur et de convoitise.

— Mes amis, dit le Maître, je vois que vous voudriez bien cueillir ces belles fleurs. Eh bien ! je vous le permets, entrez et prenez tout.

Ce fut comme le passage d'une trombe. En quelques instants, il ne resta plus rien, saint Jean fit un magnifique bouquet, et le montrant au Maître, il dit :

— Pour votre Mère !

Jésus fut ému de ce souvenir : il sourit avec une grande douceur, leva ses beaux yeux au ciel et dit :

— Comme le lis entre les épines, ainsi ma Mère bien aimée est entre les filles d'Adam.

Dans la journée, Jésus retourna chez le grainetier et lui demanda des graines de rosiers. Celui-ci n'avait encore que du blé. Le Rabbi en acheta un sac et le sema. Le lendemain ce fut une roseraie éblouissante, des roses superbes au port royal, dont le parfum allait à la ville et fit accourir les habitants. Il y avait, sur les pétales, écrit en petites gouttes de sang : " Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres."

— La rose, dit l'étonnant semeur, c'est la fleur d'amour. C'est la sœur du lis, et comme le

lis, elle naîtra du froment des élus. On sèmera des hosties, il poussera des roses, roses du martyre, roses de la charité ; il lèvera des âmes tendres, dévouées, qui donneront leur parfum à Dieu et aux malheureux.

Les Nazaréens eurent encore la permission de cueillir les roses et même d'arracher les rosiers pour les transplanter dans leurs jardins.

Puis Jésus alla chez le marchand, qui venait justement de recevoir toute une cargaison de sacs de graines. Il lui demanda des graines de rosiers qu'il sema.

Le lendemain, ce fut un champ de blé aux lourds épis d'or qui ondulait au soleil levant.

— Cette fois, dit Jean émerveillé, c'est la rose qui produit le blé. Pourquoi cela, Seigneur !

— Enfant, répondit Jésus, je t'ai déjà dit que la rose c'est la fleur d'amour. Or, c'est bien mon amour pour le monde, c'est cette rose ardente, divine, née de mon cœur, empourprée de mon sang qui, par un miracle plus étonnant que celui-ci, produira le blé eucharistique et fera lever partout des moissons d'hosties. Un jour viendra où, par tout l'univers, le blé naîtra de la rose et la rose du blé. Ce jour-là, fécondée par le sang du véritable Abel, la terre redeviendra douce pour Caïn, et ce sera le Jardin du bon Dieu.

————— S. COUBÉ.

LA RESSEMBLANCE

Un jeune homme ambitieux avait assiégé un ministre de ses sollicitations, mais toujours en vain. Sa dernière demande n'avait cependant pas été tout à fait sans résultat : il avait reçu la photographie de l'Excellence. C'était peu, direz-vous. C'était beaucoup pour un homme d'esprit. La preuve, c'est que l'acharné solliciteur cessa aussitôt ses instances.

Deux mois plus tard, il reparut. Introduit auprès du ministre, celui-ci de s'étonner :

— Quelle est la raison, mon ami, de votre si longue éclipse ?

— Mon Dieu, Monsieur le ministre, j'avais votre photographie, je lui parlais, c'était assez !

— Vraiment ? Et quelles faveurs vous accordait-elle, mon image ?

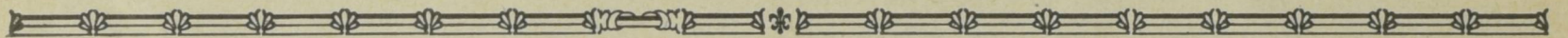
— Absolument aucune ! Ce qui prouve, d'ailleurs, sa parfaite ressemblance.

Le ministre rit . . . et le lendemain, il attachait le spirituel solliciteur à son Cabinet.



UNE BELLE COURONNE

Les neuf filles de M. J.-Omer Morissette et de Mme Morissette, née Amanda Germain, de Donnacona, Portneuf.



Au temps jadis

CONTE PROVENÇAL TIRÉ DES CHRONIQUES ET
RÉCITS DU SIRE DE JOINVILLE

I

C'ÉTAIT au temps jadis !...

Le soleil brillait dans un ciel idéal. Les fauvettes gazouillaient joyeuses sur les branches des oliviers et tout le long du clair chemin des fleurs s'entr'ouvraient coquettement, aspirant avec délices l'air embaumé du matin.

A gauche de la route s'élevait, sur un rocher, un fier et vaillant manoir, le castel de Monseigneur Raymond Bérenger, quatrième du nom, seigneur comte et suzerain de la verdoyante et toujours jolie Provence.

Au loin s'étendaient à perte de vue, se profilant lumineuses sur l'azur du ciel, les

Alpes bleues, les Alpes roses, les Alpes blanches, couronnées d'ardoises, de bruyères en fleurs, et de neiges, qui semblaient entourer d'un rempart imposant et grandiose le château-fort et les terres du seigneur.

Mais le tout fier castel, avec ses murs sombres, ses pierres grises, ses tours crénelées menaçantes et lourdes, ses archers et ses hommes d'armes tout bardés de fer, eût été bien triste sans la présence de la très haute et très noble Damoiselle Marguerite, la perle de Provence, la délicate et poétique fleur des tant joyeux troubadours et ménestrels de la Durance.

Chaque année, Monseigneur Raymond IV donnait un tournoi, dont sa blonde Damoiselle était la reine.

C'était elle encore qui présidait les Cours d'Amour, et donnait de sa blanche et mignonne main la couronne de lauriers-roses et le prix de son sirvente au troubadour vainqueur.

Aussi, dans ce doux temps d'autrefois, quantité de vaillants seigneurs et de preux

chevaliers se pressaient au manoir de Raymond Béranger IV, sollicitant, sans l'obtenir, la main aux doigts fluets de la très noble Damoiselle Marguerite.

Car la jolie châtelaine n'aimait rien tant au monde que son père et seigneur, son castel fièrement juché sur les Alpes, et sa belle chère Provence.

II

C'était au temps jadis !...

Or Damoiselle Marguerite s'en allait, suivie de son page, visiter ses vassaux.

Elle était toute simplette, mais si gente, si mignonne avec sa robe blanche et ses longs cheveux d'or tombant sur les épaules, que Notre-Dame, en son grand ciel tout bleu derrière les brillantes étoiles, bien sûr devait la prendre pour un ange du paradis.

Elle s'en venait donc cueillant, en marchant, des branches de lilas tout fraîchement éclos.

Et René, le gentil page qui n'avait pas quatorze ans, murmurait en la regardant :

— Ah ! que vous êtes belle Damoiselle : et que je voudrais avoir ce beau ciel pour vous le donner !

— Etes-vous fol, mon page ? dit en riant Damoiselle Marguerite, ou bien devenez-vous troubadour rêveur ? J'aurais grand plaisir, mignonnet, à vous donner une guitare si vous saviez me divertir et m'égayer par quelque douce et jolie ballade !

Tout en parlant, Damoiselle Marguerite arrivait au carrefour où commençait l'interminable et sombre forêt, dans laquelle Messire Satan venait, disait-on, quérir les âmes perverties au moment de la mort.

Dans le tronc d'un chêne, une niche était creusée. On y voyait une statuette grossièrement façonnée représentant la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Divin.

Damoiselle Marguerite s'agenouilla sur le tertre de gazon et déposa aux pieds de la Madone ses branches de lilas blanc et rose.

— Qui disiez-vous tout à l'heure, petit fol ?... de me donner le ciel, mais il est à plus noble, plus belle et plus puissante dame que moi ; Madame la Vierge en est la reine ! Or ça que répondrez-vous maintenant, gentil René ?

— Alors je voudrais, Damoiselle, vous donner en place du paradis bleu, un beau royaume,

tenez, le trône de notre roi suzerain, Loys de Poissy, neuvième du nom !

— Moi, reine de France ! s'écria Damoiselle Marguerite riant aux éclats. Vraiment, j'ai raison, vous devenez fol, Messire René mon page !

— Qui peut savoir ! Damoiselle, dit soudain derrière eux une voix d'homme.

La châtelaine blonde se retourna vivement et vit sur le chemin deux cavaliers arrêtés, dont l'un était entièrement revêtu d'une armure blanche. Sur son cheval était bien un écu armorié, mais Damoiselle Marguerite n'y fit point attention.

— Qui donc êtes-vous, nobles chevaliers ? dit-elle.

— Deux seigneurs qui ont fait pénible et lointain voyage pour vous voir, Damoiselle Marguerite, dit l'écuyer.

— Venez-vous de Toulouse ? de la poétique Aquitaine ?

— Nous venons de la Cour de France, noble Damoiselle !

III

C'était au temps jadis !...

Damoiselle Marguerite est souvent revenue près de la Madone de pierre, espérant y retrouver le beau chevalier à blanche armure, car il avait promis de la revoir. Mais depuis quinze longs jours qu'elle apporte des fleurs à Madame la Vierge, le chevalier n'a point paru.

Aussi Damoiselle Marguerite est triste, bien triste, elle pleure maintenant en cueillant les lilas sur la route !...

Et de voir couler ses tant douloureuses larmes, le soleil semble moins radieux dans le ciel pâle, les fauvettes ne chantent plus sur les branches des oliviers, et les fleurs penchent tristement leur corolle tout le long du clair chemin !

— Où est-il, mon beau chevalier ? s'écria Damoiselle Marguerite. Il ne peut être ni traître ni félon !... Que t'en semble, mignonnet ?

— Non, Damoiselle ! dit le page en lui baisant la main, séchez vos larmes et consolez votre cœur, noble châtelaine, le beau chevalier à blanche armure reviendra !

Et soudain deux cavaliers apparurent au loin sur la route poudreuse.

— Ah ! c'est lui ! dit Damoiselle Marguerite, voyant briller l'armure blanche. Vous m'avez donc écoutée, Madame la Vierge !

Et, tandis que le beau chevalier ploie le genou devant elle, la mignonne, si gentille et si douce, pleure de joie maintenant.

Et le soleil devient brillant dans le ciel bleu, les fauvettes joyeuses chantent sur les oliviers, et les fleurettes des chemins redressent leur tête aux jolies couleurs d'arc-en-ciel.

— Vous avez bien tardé, chevalier ! dit Damoiselle Marguerite.

— Je voulais quérir de riches présents pour les mettre à vos pieds, belle Damoiselle... mais je n'ai que mon cœur... le voulez-vous, gentille Marguerite !

— Oui, beau chevalier, répondit-elle en rougissant, car les plus beaux présents ne le valent pas. Il est bon, noble et généreux, et... je l'aime ainsi !

— Mais, dit le chevalier, si un puissant seigneur demandait à Monseigneur Raymond Bérenger IV la main de sa fille... si ce puissant seigneur était roi... que feriez-vous, Damoiselle ?

Et sa voix tremblait d'émotion, il attendait anxieux la réponse de la jeune fille.

Elle sourit devant le beau regard fier du chevalier, puis répondit :

— Si un puissant roi demandait à Monseigneur Raymond Bérenger IV la main de sa fille, je dirais à mon noble père : Je préfère mon beau chevalier à blanche armure !

Il eut un éclat de joie intense dans ses prunelles bleues qui s'illuminèrent, mais il demanda encore :

— Même si ce roi puissant était... votre sire suzerain... Loys de Poissy !...

— Je dirais alors à Loys de Poissy : Gardez votre couronne, gentil sire, car je préfère à tout cela un trésor plus précieux, c'est le cœur de mon beau chevalier que j'aime !...

— Ah ! merci, Marguerite ! dit le chevalier, vous serez ma reine et ma mie, et je fais le serment, gentille et bonne Damoiselle, de vous aimer toujours !

IV

C'était au temps jadis !...

Un tournoi se prépare dans la cour d'honneur du fier castel de Raymond Bérenger IV,

et le sire comte a promis la main de Damoiselle Marguerite à l'heureux vainqueur.

Aussi les chevaliers d'alentour, les seigneurs et leurs pages se pressent sur le pont-levis qui depuis la veille ne s'est pas encore relevé.

Des oriflammes aux joyeuses couleurs flottent sur les créneaux des tourelles, et le son du cor résonne gaiement dans les grandes salles du manoir.

Sur l'estrade, à droite de Monseigneur Raymond Bérenger IV, Damoiselle Marguerite a pris place.

Elle fait des vœux tout bas pour un chevalier à blanche armure qui a voulu aussi entrer en lice, mais sans dire son nom.

Il n'a pas, comme les autres, nombreuse suite et brillante escorte, un seul écuyer lui sert de second, mais qu'importe, puisque Damoiselle Marguerite l'aime ainsi, pauvre et sans avoir !

Chacun lutte avec ardeur, la Perle de Provence en est le prix. Mais le chevalier à blanche armure, comme un jeune lion, plein de force et de vaillance, combat sous les regards de sa dame.

L'un après l'autre, il désarme les seigneurs, et lorsque le dernier de ses rivaux a roulé dans la poussière, il s'avance, seul vainqueur, aux bruits des acclamations de la foule, et vient poser sa lance et son écu devant Raymond Bérenger IV et Damoiselle Marguerite.

— Par ma foi, chevalier, tu as gagné, voici la main de ma fille, qui que tu sois, je te la donne ! Félon qui s'en dédit !

Et comme Damoiselle Marguerite, heureuse et fière, sourit à son chevalier, sa petite main veut détacher la blanche armure.

— Montrez-moi encore votre beau visage, ô noble chevalier, et que Monseigneur Raymond Bérenger voie la loyauté briller dans vos yeux !

D'un coup de main il relève la visière, met bas le casque, et se levant fièrement promène ses yeux sur la foule silencieuse, qui regarde avidement le mystérieux vainqueur.

Mais voilà que Monseigneur Raymond IV s'est levé soudain et s'agenouille inclinant le front devant ce jeune preux. Et voilà que, de même, tous les seigneurs se prosternent, tandis que le chevalier à blanche armure reste seul debout, calme et fier :

— Vous vouliez savoir mon nom, mes féaux, dit-il, regardez votre sire, je suis le roi de France, Loys de Poissy !

— Ciel ! le roi de France ! dit Damoiselle Marguerite, cachant sa figure dans ses mains tremblantes. Oh ! chevalier ! vous m'avez trompée, je vous aimais mieux pauvre !

— J'ai voulu vous éprouver, Damoiselle, et j'ai le cœur en joie d'avoir à mettre une couronne à jolis fleurons sur votre beau front, car Montjoie ! par Notre-Dame, nulle autre ne la mérite mieux !

— Vraiment, sire, vous feriez cet honneur au vieux Raymond Bérenger, dit le comte de Provence, pleurant de joie. Ah ! soyez bien noble roi pour le bonheur que vous me donnez en ce jour !

Presque aussitôt, franchissant le pont-levis, une troupe armée s'avança, tandis qu'un héraut d'armes portant l'oriflamme fleurdelisée s'écriait :

— Noël à notre roi Louis IX ! Longue vie au suzerain ! Bonheur à belle Damoiselle Marguerite ! . . .

— Vous souvient-il, Majesté, disait un jour à la reine Marguerite, René le gentil page, vous souvient-il quand je vous disais que vous seriez reine de France ? . . . Eh ! je n'étais point si fol !

GUY D'AVELINE.

[Extrait du volume De saint Louis à Napoléon, publié chez Aubanel frères, à Avignon. Prix : 5 francs 35 franco.]

Lettre de L. Veillot

Le Tréport, 31 juillet 1868.

MA NIÈCE MARGUERITE,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait, tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit :

“ Qui es-tu ?

— Je suis un oiseau du Bon Dieu, qui vole sur la mer du Bon Dieu.

— Oiseau du Bon Dieu volant sur la mer du Bon Dieu, que veux-tu ? ”

Alors il me dit :

“ Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude. La connais-tu ?

— Je crois la connaître.

— Cette petite fille est dans un couvent de Paris. La connais-tu ?

— Je la connais.

— Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe. La connais-tu ?

— Oui, oui, je la connais très bien.

— Eh bien ! alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, à être sage et à servir le Bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'emmener au Tréport : elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle mérite d'être la petite fille du Bon Dieu et de la sainte Vierge.”

Ainsi parla l'oiseau du Bon Dieu, qui vole sur la mer du Bon Dieu.

Et moi, je dis à l'oiseau :

“ Que faut-il qu'elle fasse la petite fille ? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.”

L'oiseau reprit :

“ Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : “ Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge.” Si elle fait bien cette prière, tout ira bien, et le Bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.”

Alors l'oiseau du Bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin, sur la mer du Bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela. Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

Louis VEUILLOT.

DANS UNE ÉCOLE DE PETITES FILLES

L'INSPECTEUR.— Pouvez-vous me dire où Judith a coupé la tête d'Holopherne ?

L'ENFANT.— Oui, monsieur . . . au cou.

Beethoven

I.— DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE MUSICALE

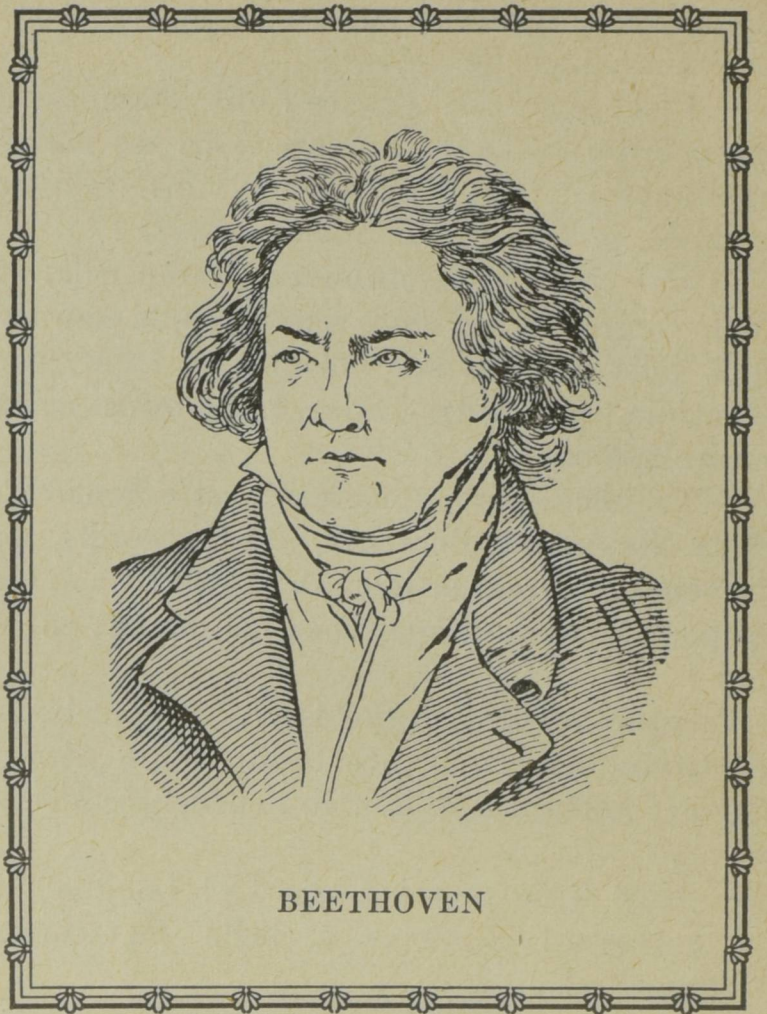
* * * LOUIS Van Beethoven est un des plus
* * * grands noms de l'histoire. Il fut,
* * * d'après M. Bellaigue, le plus sublime
* * * artisan peut-être de la beauté sonore ;
cet éminent critique le compare à Napoléon,
son contemporain. "Chacun des deux, dit-il, a
renouvelé un monde."

Beethoven naquit à Bonn, sur le Rhin, le 17 décembre 1770.

Son père, Jean Van Beethoven, était ténor à la chapelle de l'électeur de Cologne, son grand-père avait rempli les fonctions de maître à la même chapelle. Comme Mozart, il appartenait donc à une famille de musiciens. Cependant, il ne faudrait pas en conclure que, à l'exemple de ce compositeur, le jeune Beethoven ait manifesté, dès l'enfance, un goût et des dispositions extraordinaires pour la musique. Au contraire, dans son jeune âge, il montra une réelle aversion pour cet art. M. Baden, de Bonn, ami d'enfance du grand artiste, qui fréquentait avec lui des écoles primaires, rapporte que ce fut en usant de violence que son père parvint à faire apprendre les notes à Beethoven et qu'il y avait peu de jours où il ne le frappât pour l'obliger à se mettre au piano.

Cependant, ses progrès furent rapides. Quand il eut triomphé de ses premiers dégoûts, il se prit de passion pour l'art qu'on l'avait obligé à étudier et s'avança à pas de géant dans une carrière où la contrainte seule avait pu le conduire. Mais déjà on remarquait en lui ces brusqueries et ces emportements qui parurent plus tard constituer le fond de son caractère. On rapporte que, tandis qu'il jouait du violon, une araignée se laissait glisser du plafond pour venir l'entendre. La mère de l'enfant, ayant remarqué l'insecte, l'écrasa, et l'enfant en fureur brisa de colère son instrument. Ainsi se révélait, dès l'âge le plus tendre, ce tempérament fougueux qui faisait dire à Chérubini parlant de Beethoven: "Il est toujours brusque."

Les premiers maîtres du grand artiste furent d'abord son père et un certain Pfeiffer, hautboïste distingué, puis Venden Eden, organiste de la cour, qui lui apprit gratuitement le piano



BEETHOVEN

car ses parents étaient trop pauvres pour payer les leçons. Ce dernier professeur triompha complètement des répugnances de son élève. Il ne pouvait consacrer au jeune Louis que peu d'heures par semaine ; mais le travail excessif qu'il lui imposait suppléait à l'insuffisance des leçons. Une année à peine s'était écoulée dans ces exercices préliminaires, que déjà Beethoven sentait en lui une véritable passion pour la musique. Au lieu d'exciter son ardeur, il fallut au contraire la modérer.

Lorsque Venden Eden mourut, en 1782, il eut pour successeur Neefe, homme de talent, qui fut chargé par l'électeur Maximilien d'Autriche de continuer l'éducation musicale de Beethoven, dont les progrès rapides et les talents précoces avaient excité l'admiration publique.

Le nouveau professeur comprit tout de suite à qui il avait affaire, et au lieu d'imposer à une organisation d'élite la série des exercices élémentaires, sans hésitation il initia le précoce virtuose aux chefs-d'œuvre de Bach et de Haendel. Cette hardiesse n'était pas de la témérité. Neefe avait bien jugé. A douze ans, Beethoven déchiffrait avec une perfection étonnante le *clavecin bien tempéré* de Sébastien Bach, et l'on sait combien sont difficiles les fugues et les pré-

ludes contenus dans ce recueil. Déjà même, et sans connaître aucun des principes de l'harmonie, il s'essayait à la composition dans des morceaux d'une facture douteuse, que par la suite il désavoua, trouvant ces productions de sa première jeunesse trop indignes de la haute renommée à laquelle il était parvenu. A l'âge de treize ans, il composa trois quatuors qui furent publiés depuis par Artaria.

Plus habile, à cette époque de sa vie, dans l'art d'improviser que dans celui d'écrire, il mettait dans ses fantaisies libres une richesse d'imagination qui frappait d'étonnement tous ceux qui l'entendaient. Il excitait l'enthousiasme du compositeur Junker en improvisant devant lui, à Cologne, sur un thème donné. Dans un voyage qu'il fit à Aschaffenburg avec la cour de l'électeur, il étonna Sterkel, très bon pianiste et compositeur, qui ne dissimula pas son doute qu'il fût l'auteur des variations jouées par lui sur le thème de Righini ! *Vieni amore*. Piqué de ce doute, Beethoven improvisa immédiatement d'autres variations sur le même thème. Il donna une autre preuve de son talent en ce genre pendant l'hiver de 1786 à 1787.

Mozart régnait alors sur le monde musical, et le jeune artiste de Bonn l'admirait beaucoup, sans penser encore qu'il deviendrait un jour son émeule en gloire. Cédant à son enthousiasme, il fit un voyage à Vienne uniquement pour y voir l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Ce fut le comte de Waldstein, chambellan de l'empereur d'Autriche, qui lui en fournit les moyens, en lui envoyant quelques sommes d'argent. Muni d'une lettre de recommandation, il fut admis en présence du maître. Celui-ci, après avoir pris connaissance de la lettre, invita son visiteur à s'asseoir au piano. Beethoven se mit à improviser. Mais le grand artiste paraissait l'écouter avec beaucoup d'indifférence, persuadé que ce qu'il entendait était appris de mémoire. Piqué de ce dédain, le jeune homme pria Mozart de lui donner un thème.

— Soit, dit le maître.

Et il ajouta tout bas :

— Mais je vais l'attraper.

Sur-le-champ, il nota au sujet de fugue chromatique, qui, pris par un mouvement rétrograde, contenait un contre-sujet pour une double fugue. Beethoven, bien que peu avancé dans la science, devina par instinct le piège qu'on lui tendait. Il travailla ce thème avec tant de force,

d'originalité, de véritable génie, que son auditeur, devenu plus attentif et confondu par ce qu'il entendait, se leva, et retenant sa respiration, finit pas passer sans bruit, sur la pointe des pieds, dans la pièce voisine, où il dit à demi-voix à quelques amis qui s'y trouvaient :

— Faites attention à ce jeune homme ! Vous en entendrez parler quelque jour.

Beethoven montrait pour l'orgue des dispositions aussi heureuses que pour le piano. Nommé organiste de la cour, en même temps que Neefe, il étonnait les artistes par la science profonde dont il faisait preuve dans ses improvisations. Toutefois, cette science prétendue était plutôt l'inspiration du génie ; car, lorsque le compositeur suivit les leçons d'Albrechtsberger, à Vienne, il dut commencer à étudier les premiers éléments de l'harmonie. Son éducation à Bonn s'était bornée à la fréquentation d'une école où il apprit à lire, à écrire, à calculer et quelque peu de latin. Trop exclusivement occupé de musique pour qu'il fût possible d'acquérir une instruction plus étendue, il ne connut la littérature ancienne et celle de son pays qu'à l'âge d'environ vingt-cinq ans, après qu'il se fut fixé à Vienne. Alors seulement il conçut une véritable passion pour les grands poètes allemands, ainsi que pour Virgile, Homère et Tacite. Ses amis ont toujours assuré que la lecture de leurs œuvres et la composition des siennes pouvaient seules le distraire de ses maux et de ses chagrins.

Dans sa jeunesse, Beethoven n'était pas heureux chez ses parents. L'ivrognerie de son père et les brutalités qui en étaient la suite lui faisaient chercher des consolations en dehors du foyer domestique. Mais, inculte et d'un abord peu gracieux, il ne rencontrait guère de sympathie dans le monde. Heureusement, la Providence divine mit sur son chemin de zélés protecteurs. La première famille qui témoigna une grande bienveillance au futur compositeur fut celle de Mme de Breuning, veuve d'un conseiller de cour. Cette dame avait su découvrir sous la rude enveloppe du jeune musicien des sentiments nobles, une âme pure et des facultés intellectuelles peu communes. Elle le traita comme un fils et lui témoigna, en mille circonstances, une affection dévouée.

S'attachant à le polir dans la mesure du possible, elle finit par exercer une grande influence sur ses actes. Nul autre n'aurait osé lui demander ce qu'elle obtenait sans peine ; parfois

même, il lui suffisait d'exprimer un désir, et immédiatement elle en voyait la réalisation. Il n'y avait qu'une chose pour laquelle ses efforts avaient été complètement inutiles : c'était de décider Beethoven à donner quelques leçons pour subvenir à l'entretien de sa famille. Toute sa vie, du reste, le compositeur éprouva une véritable répugnance à professer.

Un jour, cependant, Mme de Breuning pressait vivement le jeune homme d'aller donner une leçon de piano chez le ministre d'Autriche dont l'hôtel était en face de sa maison. Vaincu par ses sollicitations, l'artiste se décide et sort. Mais, arrivé près de la porte de l'hôtel, son dégoût pour l'enseignement l'emporte. Il retourne chez Mme de Breuning, et lui dit d'un air suppliant :

— Je vous demande grâce, Madame ; il m'est impossible de donner aujourd'hui cette leçon ; demain j'en donnera deux.

Beethoven, en 1792, perdit son père ; sa mère était morte cinq ans plus tôt. Le musicien entra dans sa vingt-troisième année. Comprenant que la ville de Bonn n'offrait ni de ressources ni un théâtre suffisants à son génie, il résolut d'aller à Vienne achever ses études sous la direction de Joseph Haydn.

Le comte de Waldstein, qui portait un vif intérêt à Beethoven, le recommanda à plusieurs personnages influents de Vienne. Avant son départ, il lui adressa la lettre suivante qui fait honneur aux sentiments et à la prévoyance de ce noble ami des arts :

CHER BEETHOVEN,

Vous allez à Vienne pour accomplir vos anciens désirs. Le génie de Mozart pleure encore son élève. Près de l'inépuisable Haydn, ce génie a trouvé un refuge, mais point d'occupation ; aussi, il désire par ce maître célèbre être uni à quelqu'un. Par une application soutenue, retenez, mon cher Beethoven, l'esprit de Mozart des mains de Haydn.

Votre véritable ami,

WALDSTEIN.

Bonn, 29 octobre 1792.

A son arrivée dans la capitale de l'Autriche, Beethoven possédait un talent réel d'exécution, et son génie manifestait déjà une certaine origi-

nalité et une grande puissance ; mais il ne savait rien du contrepoint et ne connaissait que peu de chose de l'harmonie. Haydn, préoccupé alors de la composition de quelques-unes de ses dernières symphonies, ne donna pas à son élève toute l'attention que sa belle nature méritait. Il lui laissait écrire à peu près tout ce qu'il voulait et ne corrigeait les fautes qui se trouvaient dans ses essais qu'avec beaucoup de négligence. Or, il arriva qu'un jour le compositeur Schenck, savant musicien et auteur de plusieurs opéras joués avec succès en Allemagne, rencontra Beethoven lorsqu'il revenait de chez Haydn avec son cahier d'études sous le bras. Schenck parcourut ce cahier et indiqua au jeune artiste plusieurs passages mal écrits ; Beethoven s'en étonna, parce que Haydn venait de corriger ce travail. Sur cette observation, Schenck examina le cahier avec plus d'attention et y découvrit beaucoup de fautes grossières. Atterré par ces observations, faites avec sincérité, Beethoven voulait rompre immédiatement avec Haydn. Mais son interlocuteur calma son emportement. Il engagea le jeune homme à lui montrer tous ses travaux avant de les présenter à son professeur ; il lui promit de les corriger gratuitement et de garder le plus grand secret là-dessus.

Depuis cet incident, il y eut toujours de la froideur entre Haydn et Beethoven. L'élève profita d'un voyage de son maître en Angleterre pour demander des leçons à un autre professeur, le savant Albrechtsberger. En parlant l'un de l'autre, les deux musiciens, plus tard s'exprimaient presque toujours avec amertume. Interrogé par Ries sur ses rapports avec le père de la symphonie, Beethoven lui répondit qu'il en avait reçu quelques leçons, mais qu'il n'en avait rien appris. Évidemment, il y avait là de l'exagération, car le génie d'Haydn ne fut pas sans influencer quelque peu, avec les œuvres de Mozart, sur le développement artistique du futur compositeur. Celui-ci, néanmoins, garda une profonde reconnaissance à Schenck. Ayant eu l'occasion de le rencontrer vingt ans plus tard, après l'avoir perdu de vue, il se jeta à son cou, l'embrassa avec effusion et le remercia dans les termes les plus vifs du service qu'il lui avait rendu autrefois.

En même temps qu'Albrechtsberger donnait des leçons de contrepoint à Beethoven, Salieri l'initiait aux difficultés de la musique lyrique

et des protecteurs dévoués s'intéressaient à ses œuvres.

Après la famille de Breuning qui fut la providence de la jeunesse de Beethoven, il faut placer la famille Lichnoswski : le prince Charles et le comte Maurice, tous deux élèves de Mozart et excellents musiciens ; la princesse Christine, pianiste très distinguée, dont notre compositeur parle comme d'une seconde mère, à cause de l'affection invariable et des soins délicats qu'elle eut pour lui. Tous trois ont fait preuve d'un réel dévouement à l'auteur des symphonies. Leurs noms sont inscrits en tête de plusieurs de ses œuvres et seront ainsi éternellement signalés à la reconnaissance des hommes.

Grâce à eux, le grand musicien a pu donner libre manifestation à son admirable génie.

II.— LES PROTECTEURS DE L'ARTISTE.— BEE- THOVEN PIANISTE.— TOURNOIS MUSICAUX.

C'est chez le baron Godefroy Van Swieten, fils d'un médecin célèbre, que Beethoven fit connaissance avec la famille Lichnowski. Van Swieten, auteur des poèmes de la *Création et des Saisons*, ami éclairé des arts et des artistes, avait fondé un salon qui concourut puissamment au mouvement musical de l'époque.

Beethoven, après avoir émerveillé Van Swieten, qui l'invitait à venir *en bonnet de nuit*, afin de prolonger les séances, trouva non seulement une noble hospitalité dans la maison du prince Lichnowski, mais, chose non moins importante pour son travail, un excellent quatuor dont le premier violon fut Schuppanzigh. Plus tard, un autre quatuor, qu'on appela le quatuor de Beethoven, fut encore mis à sa disposition par l'ambassadeur de Russie, le prince Razumoffski, ami passionné de l'art et le premier amateur qui s'attacha des artistes par un traitement régulier et à vie. On comprend quelle fut l'utilité de ces ressources pour le compositeur et combien elles favorisèrent le développement de son génie. D'autres personnages de l'aristocratie autrichienne accordèrent aussi leur protection, leur amitié et de généreux subsides à celui qu'on regardait comme la gloire de l'art national. Parmi eux citons les princes Kinsky et Lobkowitz, les comtesses Erdoëdy, de Browne et Ertmann, et surtout l'archiduc Rodolphe, cardinal archevêque d'Olmütz, disciple affectueux du maître.

Lorsque, en 1809, le roi Jérôme de Westphalie proposa à Beethoven de l'attacher à sa cour, moyennant une pension de 600 ducats (6,500 francs), l'archiduc Rodolphe, les princes Kinsky et Lobkowitz s'entendirent, et par un traité s'engagèrent à lui servir sa vie durant, une rente de 4,000 florins (8,400 francs), à condition de ne point quitter l'Autriche. Le compositeur accepta. Mais les événements de la guerre qui ruina les finances autrichiennes et la mort des deux princes ne lui permirent pas de jouir longtemps de cette munificence. Cette somme se réduisit à 300 florins payés par les héritiers du prince Kinsky et à 600 florins provenant de l'archiduc Rodolphe. Mozart n'avait obtenu de son protecteur, Joseph II, que 500 florins de pension, trois ans avant d'expirer. Ajoutons, d'ailleurs, que jamais la vente de sa musique ne put constituer pour Beethoven une ressource suffisante. Le septuor a été vendu 20 ducats (environ 225 francs) ; une sonate se payait 30 et parfois 40 ducats.

Dans les premiers temps de son séjour à Vienne, notre artiste fixa particulièrement les yeux du public sur lui par son talent d'improvisation et d'exécution. On ne cite que deux musiciens qui aient osé engager avec lui une sorte de duel musical. Le premier fut le pianiste Wœlfl, très célèbre de son temps. Un biographe de Beethoven, M. de Seyfried, a raconté le fait.

“On vit se renouveler, dit-il, l'ancienne querelle française des gluckistes et des piccinistes, et les nombreux amateurs de la ville impériale se divisèrent en deux camps ennemis. A la tête des partisans de Beethoven, figurait le digne et aimable prince de Lichnowski ; l'un des plus ardents protecteurs de Wœlfl était le baron Raymond de Wezslar, dont la charmante villa, située près de Shœnbrunn, offrait à tous les artistes nationaux ou étrangers, pendant la belle saison, une retraite délicieuse, où ils trouvaient accueil plein de franchise et jouissance d'une liberté précieuse. C'est là que l'intéressante rivalité des deux athlètes procura souvent de vives jouissances à une société nombreuse, mais choisie. Chacun d'eux y apportait ses compositions les plus nouvelles ; chacun d'eux s'y abandonnait sans réserve aux inspirations de sa verve entraînante ; quelquefois ils se mettaient en même temps à deux pianos, et improvisaient alternativement sur un thème réciproquement donné, ou bien ils exécutaient

à quatre mains un caprice, qui, si l'on eût pu l'écrire à mesure qu'ils le composaient, aurait obtenu sans doute une longue existence.

“ Sous le rapport de l'habileté mécanique, il eût été difficile, impossible peut-être, d'adjuger la palme à l'un des rivaux : cependant, la nature avait traité bien favorablement Wœlfl, en lui donnant des mains d'une grandeur si prodigieuse, qu'il atteignait des dixièmes aussi facilement que d'autres peuvent embrasser des octaves, et qu'il pouvait exécuter des deux mains de longs passages à cet intervalle, avec la rapidité de l'éclair.

“ Dans la fantaisie, Beethoven annonçait dès lors son penchant au sombre et au mystérieux. Quelquefois, il se plongeait dans une large et puissante harmonie, et alors il semblait avoir dit adieu à la terre : son esprit avait brisé tous ses liens, secoué toute espèce de joug ; il s'élevait triomphant dans les régions de l'air. Tout à coup, son jeu bruissait, semblable à une cataracte écumante ; et l'artiste forçait son instrument à rendre des sons étranges ; puis il redevenait calme, n'exhalant plus que des soupirs, n'exprimant plus que la tristesse ; enfin, son âme reprenait l'essor, échappant à toutes les passions humaines, pour aller chercher là-haut de pures consolations et s'enivrer de pures mélodies.”

En l'année 1800, une autre occasion de rivalité fut présentée à Beethoven par Steibelt, qui se trouvait à Vienne, après avoir parcouru l'Allemagne. Fétis rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

“ Dans une soirée musicale, donnée par le comte de Fries, Beethoven joua son grand trio en *si* bémol (œuvre IIe) pour piano, clarinette et violoncelle, encore inédit, et qu'il a dédié à la comtesse de Thun ; puis Steibelt, invité à se faire entendre, exécuta un de ses quintettes pour piano, deux violons, alto et basse, et dans une improvisation fit entendre son *tremolo*, qui était dans sa nouveauté et qui produisit beaucoup d'effet. Sollicité de jouer après lui, Beethoven s'y refusa.

“ Huit jours après, il y eut une autre réunion chez le comte de Fries. Après y avoir exécuté avec beaucoup de succès un second quintette, Steibelt y fit entendre une fantaisie brillante sur le thème des variations que Beethoven avait jouées dans la séance précédente. Blessés de ce procédé, les amis du compositeur le

pressèrent d'en tirer une satisfaction digne de lui. Le mécontentement qu'avait éprouvé l'homme de génie le fit céder sans peine à ce qu'on lui demandait. En se dirigeant vers le piano, il enleva du pupitre du violoncelliste la partie de basse du quintette de Steibelt, qui venait d'être exécutée, et la plaça devant lui, Puis il en joua quelques notes avec un seul doigt, et sur ce thème informe, il déploya par degrés toutes les ressources de sa puissante imagination. Les sublimes inspirations auxquelles il s'éleva furent telles, que Steibelt, anéanti sous ces traits de génie, s'esquiva sans attendre la fin. Après cette épreuve, il évita toujours la présence de Beethoven, et lorsqu'il fut invité à se faire entendre dans les salons, il n'accepta que sous la condition que ce maître n'y serait pas.”

Au reste, si les amateurs de la haute société montraient peu de discernement en plaçant pour ainsi dire sur la même ligne Beethoven et Steibelt, il n'en était pas de même du public et surtout des musiciens. Car, à cette même époque, les deux artistes donnèrent chacun un concert, dont le correspondant de la *Gazette générale de musique* de Leipzig rend compte dans le numéro du 15 octobre 1800. On y voit que Steibelt ne satisfait que médiocrement les connaisseurs, tandis que le concert de Beethoven saisit tout l'auditoire d'une profonde admiration. Ce sentiment était bien justifié, non seulement par le talent d'exécution, mais encore par l'importance des ouvrages inédits qu'il y fit entendre. Ce fut dans ce concert qu'on exécuta pour la première fois son second concerto de piano (en *si* bémol), son grand septuor (œuvre 20) et sa première symphonie (en *ut*) ; enfin le maître improvisa une belle fantaisie.

Précédé déjà d'une grande réputation, Beethoven avait visité Prague, Leipzig et Berlin, pendant l'année 1795. Accueilli partout avec enthousiasme, il excita l'admiration des connaisseurs par son talent de pianiste et sa facilité d'improvisation sur un thème donné. Chérubini et Cramer, qui l'entendirent alors, convinrent que son exécution puissante et chaleureuse ne laissait rien à désirer, et un rédacteur de la *Gazette musicale de Leipzig* écrivait en 1798 :

“ Depuis la mort de Mozart, que je regardais comme le *nec plus ultra*, aucun grand talent n'a fait plus d'impression sur moi que celui de Beethoven.”

L'époque la plus heureuse de la vie de l'illustre musicien est comprise entre les années 1793 et 1800. Il passe pour le premier pianiste de l'Allemagne et produit un certain nombre d'œuvres qui portent au loin sa réputation. Il trouve à Vienne des artistes qui comprennent sa musique et l'exécutent à la perfection devant un auditoire sympathique. ; il jouit de la bienveillance qu'on lui témoigne avec plus de laisser-aller et de franchise qu'il n'en montrera plus tard, lorsque son caractère naturellement sombre et défiant, aura été aigri par la souffrance ; enfin, la pension que lui fait l'électeur de Cologne suffit à ses modestes besoins, et il n'éprouve point encore ces embarras d'argent qui projettent une ombre si pénible sur le reste de sa carrière.

Le Noël

J.-M. BOUILLAT.

(A suivre).

ENTRE CHASSEURS

— Votre chien est superbe ; c'est un Saint-Germain, n'est-ce pas ?

— Oui, et de pure race.

— Rappelle-t-il ?

— Certainement !... Je l'avais perdu l'été dernier, et il a rapporté 100 francs à un paysan qui me l'a ramené.

Plaignons, soulageons les chères âmes du purgatoire, mais surtout profitons de la leçon qu'elles nous donnent : leur plus grande douleur vient de la perte de plusieurs degrés de gloire ; comprenons par là combien il est important de ne pas perdre une seule occasion de mériter, de croître en grâce et en sainteté en cette vie, —

(Médit. Esprit du Bx Jean Eudes.)



UN MONUMENT A MGR DE LAVAL, EN FRANCE

Ce monument en pierre polychrome a été érigé en l'honneur de Mgr de Laval dans l'église de Montigny-sur-Avre, France, sa paroisse natale, et inauguré lors du passage du pèlerinage canadien " Au berceau de la foi et au pays des aïeux ", organisé par l'Agence Cook.

Les compteurs...!

DANS notre siècle de calcul et de spéculation à outrance les "compteurs" perspicaces sont de beaucoup les rois du jour. Ces génies de la finance, ces petits usuriers, ce brocanteur, "comptent avec tout", avec le dernier arrivage d'Europe, la baisse du mark, la crise des charbonnages américains, la bonne récolte de l'année, le salaire de famine de l'ouvrier, les goûts excentriques de la mode, tout dans leurs méninges se transforme en écus d'or ; automatiquement ils "comptent".

C'est de la prévoyance, de la sagesse qui conduit le monde matériel et le maintient dans cette soif ardente de l'argent.

Connaissez-vous, pourtant encore, d'autres compteurs, mais des égoïstes, presque des misanthropes, la race pitoyable des "compteurs d'enfants?"

Il y a deux facteurs en présence, le plaisir et la peine, la loi de la conscience et celle du monde séducteur. On compte à peine jusqu'à deux. Pas plus, c'est trop pour la sortie du soir, la réception, le bal, le théâtre, le voyage lointain, la vie paisible au foyer, le salaire est si maigre, trop pour la petite "paire" qu'on joue tous les soirs, l'argent est si rare !

Mais Dieu compte les années, des cheveux blancs les marquent aussi. Et quand la pauvre égoïste ou peureuse, est trop vieille pour courir à la danse, percluse pour aller au théâtre, incapable d'aller folâtrer dans le monde, dans ses longues heures de "solitaire" vieillesse, une voix mystérieuse vient "compter" les enfants "absents", jusqu'à huit, dix, douze.

Ils ne seront plus là, lorsqu'à son tour, elle ira "compter" les œuvres de sa vie au tribunal de Dieu, pas de lèvres d'enfants pour prier et pleurer à son départ.

Femmes, époux chrétiens, donnez donc à Dieu la mesure de votre courage, dans un pays qui doit vivre des enfants que vous devez à Dieu et à la société.

JEAN LÉON.

Partie...

*" Sur le départ pour le couvent
d'une petite cousine discrètement
chérie par un mécréant..."*

Elle est partie en souriant,
Ma cousine,
Partie au couvent...

Répondant à la voix divine,
Il s'est immolé bravement,
Le cœur chaste de ma cousine...

Je ne verrai plus dans le soir
Onduler ses tresses dorées
Quand, mignonne, elle allait s'asseoir,

Avec ses sœurs de blanc parées,
Dans le parc où, près d'un tronc noir,
Ondulaient ses tresses dorées...

Plus ne verrai sur le piano
Parfois courir sa main agile
Rythmant une valse, un scherzo...

Plus n'entendrai sa voix gracile
Fredonner l'air d'un chant nouveau
Qu'accompagnait un doigt agile...

Rien d'elle ne saurai, sinon
Qu'on a coupé ses blondes tresses,
Qu'on a changé son joli nom...

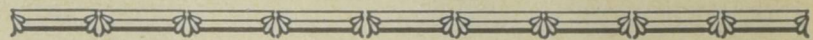
Mais dans mes paiennes tendresses,
— A Dieu j'en demande pardon ! —
Je regrette les blondes tresses,

— Blondes comme un soleil levant —
De ma cousine
Partie au couvent !... (1)

Francis DESROCHES.

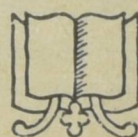
Québec, août 1923.

(1) Extrait d'un volume en préparation.



LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DESTUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.



Les consolations de la foi

AU CHEVET D'UN DÉFUNT

PRÈS du lit de mort d'une personne qu'on a aimée, il n'y a que la religion qui ait le pouvoir de nous éclairer et de nous consoler. Élevez donc vos pensées vers Dieu.

AME IMMORTELLE.— Qu'est-il devenu celui qui vient de vous quitter ? Sa dépouille vous reste, et vous l'entourez de tendresse et de respect. Les traces de la souffrance ont disparu ; le visage maintenant respire la paix ; un crucifix sur la poitrine ; près du lit, le cierge allumé, un buis trempant dans l'eau bénite ; bientôt les prières de l'Église, et puis la tombe, surmontée de la croix, où vous viendrez prier.

Mais le frère, la mère, l'aimé qui vous a quitté où le retrouver ? — L'Évangile vous répond : “ Lazare dort ; mais j'irai, et je le tirerai de son sommeil. ” C'est Jésus qui parle. Puis, s'adressant à la sœur du défunt : “ Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. Votre frère ressuscitera. ”

“ O Dieu, s'écrie Bossuet(1), voici la merveille : La mort n'est plus la mort depuis que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés. ” Aussi les chrétiens appellent-ils la mort “ trépas ” et les morts “ trépassés ”, pour signifier que “ la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle(2) ”.

Jésus notre Rédempteur est ressuscité le premier ; il est monté au ciel et en a ouvert les portes aux âmes de bonne volonté ; nos corps eux-mêmes, quand viendra la fin du monde, ressusciteront et monteront au ciel. Voilà pourquoi sur nos tombes nous n'inscrivons que des promesses de vie : “ Dans l'attente de la résurrection bienheureuse.— *Tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu : ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour la vie et ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le jugement.* ” (Jean, V, 28.)

(1) Préparation à la mort, 1ère prière.

(2) S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, l. IX, ch. XIII.

Et l'Église, sur les cercueils, fait entendre des chants de joie et d'immortalité : “ In paradisum : En paradis... Venez, Saints du ciel ; accourez, Anges du Sauveur ; recevez l'âme du défunt et présentez-la au Très-Haut ! ”

ASSISTÉ PAR L'ÉGLISE.— C'est pour assurer à tous cette résurrection bienheureuse que l'Église rappelle sans cesse au fidèle ses devoirs, le détourne des plaisirs défendus, et, s'il vient à tomber, le relève et le replace sur le chemin du ciel. Auprès des malades, elle multiplie les secours ; la confession et l'Extrême-Onction effacent leurs péchés ; le saint Viatique leur donne force et confiance pour se présenter devant Dieu.— Un malade, sentant venir la mort, disait : “ Que le bon Dieu me donne ses armes, et je suis prêt ! ”

Bienheureux en vérité ceux qui meurent avec ces gages de salut ; la paix dont leur âme est remplie se répand jusque sur les assistants ! “ Ne pleurez pas, disait à ses parents un jeune homme de 28 ans ; ne pleurez pas, je vais au ciel ; et je suis si content de mourir ! ”

SURPRIS PAR LA MORT.— Mais peut-être ne trouvez-vous pas en celui que vous pleurez tous ces gages de salut.— Surpris par la mort, il n'a pu entendre les exhortations du prêtre ; déjà il avait perdu connaissance, quand on a songé à demander pour lui les sacrements... Certes, ce sont là de justes sujets de douleur ; cependant, ne perdez pas confiance ; vous pouvez encore beaucoup pour son salut.

Tout d'abord, il faut prier. Priez vous-même, et demandez des prières autour de vous. La prière lui obtiendra la contrition de ses péchés et les grâces dernières qu'il n'a pu recevoir avec les sacrements.— Et ne pensez pas qu'il soit trop tard ! Dieu, qui prévoit l'avenir, connaissait, au moment de la mort, vos prières d'aujourd'hui, et il accordait au moribond, en considération de ces prières, les grâces dont il avait si grand besoin. De même que, dès le commencement du monde, Dieu appliquait à Adam et à sa postérité les fruits de la Passion de Jésus-Christ, ainsi aujourd'hui, prévoyant les prières de ses serviteurs, il les exauce d'avance en faveur de ceux que nous aimons.

Ne dites pas non plus que la mort a été trop prompte, qu'il n'a pas eu le temps de se reconnaître ; un instant suffit à la grâce pour toucher un cœur. On lit dans la vie de sainte

Chantal, qu'une religieuse de la Visitation perdit son frère, qui fut frappé dans un duel et mourut sur-le-champ. Or, Dieu révéla à sainte Chantal que ce malheureux était sauvé, qu'il avait reçu en tombant la grâce de la contrition et c'était repenti, mais qu'il était urgent de lui venir en aide, car il souffrait cruellement dans le purgatoire.

Priez donc pour celui que la mort a surpris ; adressez-vous à la sainte Vierge ; elle est le refuge des pécheurs et la porte du ciel ; conjurez-la de lui obtenir le repentir et la rémission de ses péchés.— Faites quelques aumônes, puisqu'il est écrit que "*la charité délivre de la mort et efface les péchés*(1)". Revenez vous-même, s'il en était besoin, à la pratique des sacrements ; confessez vos fautes, approchez-vous de la communion, et commencez de mener une vie vraiment chrétienne. Que s'il vous en coûte, songez que le sacrifice augmente le mérite de nos actes, que rien n'est aussi capable de toucher le cœur de Dieu et d'attirer sur celui que vous pleurez la grâce du pardon.— L'occasion est favorable ; n'est-ce pas auprès d'un cercueil qu'ont été arrêtées bien des résolutions généreuses ? François, duc de Gandie, avait connu, à la cour d'Espagne, la reine Isabelle, remarquable par sa beauté. A la mort de cette princesse, il fut chargé d'accompagner le cercueil au lieu de la sépulture ; quand, au terme du voyage, il fallut découvrir le visage et constater l'identité, la vue de ce corps défiguré fit sur lui une si profonde impression, qu'il résolut de renoncer au monde pour se donner à Dieu ; il devint saint François de Borgia.

LE PURGATOIRE.— Entre le ciel et l'âme pardonnée qui sort de ce monde, il reste d'ordinaire une douloureuse expiation à subir, le purgatoire.

Nous imaginons difficilement les souffrances du purgatoire, parce que nous connaissons mal la violence du désir qui s'empare de l'âme, au sortir de ce monde. Dieu se montre à elle comme l'unique bien et le seul bonheur ; les affaires de ce monde lui apparaissent alors sous un jour tout autre. Elle comprend le désordre du péché, reconnaît l'insuffisance de sa pénitence et combien elle est indigne d'être admise en la

présence de Dieu saint, vers lequel elle se sent irrésistiblement attirée.

Sainte Catherine de Gênes, qui fut favorisée de révélations sur le purgatoire, nous propose cette comparaison : " Supposez qu'il y ait dans le monde un pain, capable d'apaiser la faim de tous les hommes, et un seul. Supposez un homme tourmenté par la faim et qui cependant ne pourrait pas mourir. Cet homme est placé un jour en présence de ce pain, seul capable de le rassasier ; mais une force invincible le retient et l'empêche d'atteindre le pain. N'est-il pas évident que plus il en approchera, plus sa faim sera irritée et son tourment accru ? — Enfin, si cet homme vient à acquérir la terrible certitude qu'il ne mangera jamais ce pain, que se passera-t-il ? Soudain il sentira l'enfer commencer pour lui ; il sera comme les damnés qui ont perdu toute espérance de manger le pain de vie, Dieu notre vrai bonheur."

" Eh bien, la faim qu'éprouverait cet homme est précisément celle qu'éprouvent les âmes du purgatoire, le désespoir excepté ; car, pour elles, elles ont l'espérance de manger un jour ce pain et de s'en rassasier. Mais la faim et le martyre qu'elles endurent sont inexprimables, tant qu'il ne leur est pas donné de se rassasier du pain vivant qui est Jésus-Christ, vrai Dieu, notre Sauveur et notre amour."

Dans leur détresse, ces pauvres âmes se tournent vers nous : une prière, une peine légère que nous souffrons de bon cœur, une indulgence que nous gagnons, une messe,— autant de satisfactions qui abrègeront leurs souffrances. Voilà pourquoi l'Église, à toutes les messes, prie pour les défunts ! " Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui se sont endormis dans la paix. A tous, nous vous conjurons d'ouvrir le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix." Aucune prière dans la liturgie qui revienne plus fréquemment que l'invocation pour les morts ! " Que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix ! "

Ainsi, rendez au défunt les honneurs que la bienfaisance réclame, entourez de la dignité convenable la cérémonie funèbre, mais n'oubliez pas que son âme attend de votre affection un service bien autrement efficace : la prière, l'acte de repentir qui touche le cœur de Dieu, le saint sacrifice de la messe, voilà l'aumône qui adoucira sa peine et hâtera son bonheur.

(1) Tobie, XII, 9.

LE CIEL.— “ Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur ! ” Au ciel, plus de larmes, Dieu lui-même les essuie des yeux de ses élus ; plus d'inquiétudes. Les élus contemplent Dieu dans l'éclat de sa beauté ; ils sont inondés d'une joie qui est celle de Dieu même.

Dans cette lumière, Dieu leur fait connaître les événements qui intéressent ceux qu'ils ont aimés. Ils nous voient, ils nous gardent. Invisibles, ils veillent sur nous, inspirent nos paroles et nos actes, nous fortifient, nous aident à nous relever et mêlent aux luttes de la terre un peu de la douceur du ciel. Vous éprouverez, à certaines heures, comme un frémissement de joies hautes et très pures ; c'est le contact d'une âme de bienheureux, quelque chose comme une caresse de Dieu.

Notre réponse à nous sera la prière, l'action de grâces, la fidélité. Nous augmenterons ainsi la joie de nos élus ; le spectacle de nos vertus sera salué là-haut par des hymnes de triomphe ; et ce sont au ciel des fêtes splendides quand un pécheur se convertit.

Prends courage, âme chrétienne ; vois quels amis ont les yeux sur toi ; prie-les avec confiance, et tu doubleras leur félicité si tu marches dans la voie du bien.

[*Les Dossiers de l'“ Action Populaire ”.*]

RUSÉ PETIT PERSONNAGE

Deux petits garçons mangent leurs tartines sur le perron d'une vieille maison.

Passe une dame, qui croit voir que l'un des deux mange son pain sec.

“ Eh bien ! toi, mon pauvre petit, lui dit-elle, tu manges ton pain sec ! Tiens, voici deux sous pour t'acheter du chocolat !... ”

Quand la dame a disparu, le petit privilégié retourne prestement sa tartine bien beurrée et dit à son camarade, dont la mine s'est allongée de jalousie :

“ Tu vois que j'ai raison de tenir ma tartine à l'envers quand il passe une belle dame !... ”

THES

Thé Noir du Ceylan
Thé Noir de Chine.
Thé de Colombo.
Thé Vert de Chine.
Thé naturel du Japon.

EN CAISSES $\frac{1}{2}$ CAISSES ET
NATTES 100-80-40-25-10 lbs

CAFES

Café Extra
Café Fancy
Café Royal
Rôtis et moulus

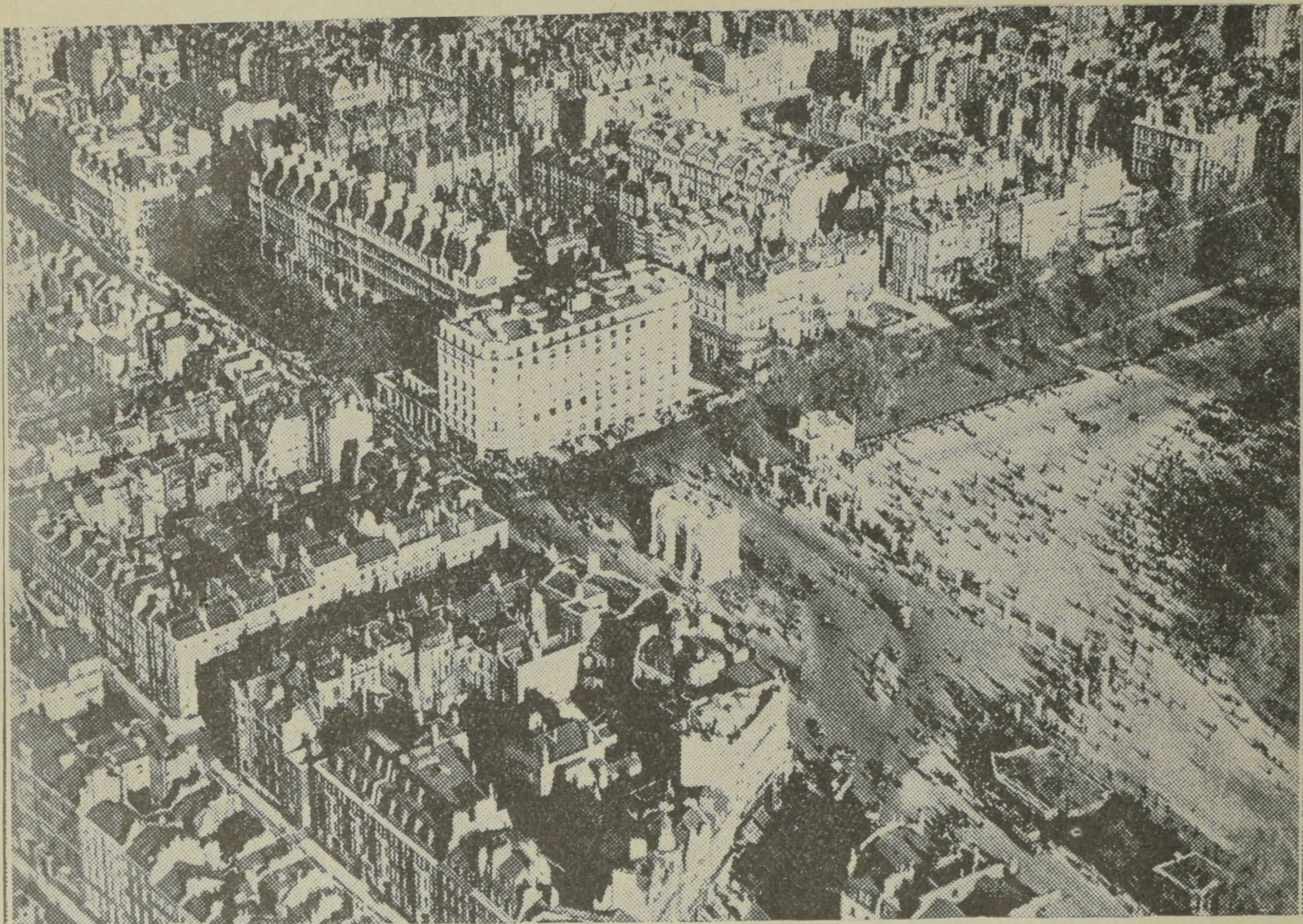
EN CHAUDIÈRES DE 5-10-25
50-75 ET BARILS DE 100 lbs

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

LANGLOIS & PARADIS, Limitée
QUEBEC



SUR LA ROUTE DE GRAND PRÉ.— Vue prise à bord d'un convoi du Dominion Atlantic.



AU CENTRE DE LA CAPITALE ANGLAISE
Vue à vol d'oiseau du centre du quartier résidentiel Oxford Street de la ville de Londres.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“SOURIRES ET GRIMACES”

LISETTE, qui dans un journal du matin, quotidiennement, d'une plume alerte et brave, nous donne un court billet, a publié, il y a quelques mois, un recueil de ces choses gracieuses.

Jolie brochure, en vérité, d'une toilette typographique tout à l'éloge des presses de L'Événement et qui convient fort bien pour présenter à nous et à nos neveux — je le souhaite à Lisette — les pensées légères et souriantes, brodées, au jour le jour, et recueillies ensuite dans Sourires et grimaces.

Ce n'est pas sans certaine gêne, cependant, que je me hasarde — et j'ai assez retardé — à dire quelque chose de ces Sourires et grimaces.

Lisette, en effet, a prévenu chroniqueur et critique. “ Il faut, dit-elle, dans un “ sourire”, une grande adresse pour manier de beaux papillons, sans leur casser les ailes, comme il faut une grande délicatesse pour attaquer les jugements et les pensées d'un écrivain”. Et ce “ sourire” embarrasse pour examiner, sans maladresse, la valeur, et soupeser avec sûreté le poids des idées et des sentiments de l'auteur !

Et ces choses légères ont bien quelque poids... Mais je passe.

* * *

Lisette dédie ses “ feuilles volantes” à ses enfants, “ car, écrit-elle, c'est en vous regardant

dormir que m'est venue l'idée d'écrire les pensées qui se pressaient dans ma pauvre tête, n'ayant personne près de moi à qui les confier”.

Pour peu que vous ayez l'imagination aussi aimable que cette maman, vous voyez très bien le charmant tableau qu'il y a dans sa dédicace, et, sur le champ, la curiosité vous prend d'ouvrir ce petit volume et de connaître ce que peut penser la mère qui écrit près de ses enfants endormis.

Lisette est une maman intéressante, distinguée. Vous ne serez pas déçus. Elle est même agréable et chez elle il y a plus de “sourires” que de “grimaces”.

Mais aussi les gens qui aiment la sévérité, l'énergie n'ont pas à chercher dans ces petits billets leur compte. La bienveillance la plus large y est étendue aux trois règnes de la nature, et le blâme, si quelquefois il y a blâme, est distribué avec la plus complète discrétion.

L'auteur, voyez-vous, aime son temps, et jusque dans ses tares, et même au prix de quelque injustice pour le temps passé. Dans une page intitulée “calomnie du siècle”, il écrit après la lecture, sans doute, de potins sur les scandales du grand siècle : “La connaissance du passé ne sert pas seulement à satisfaire notre curiosité, toujours en éveil, surtout lorsqu'il s'agit de scandale. Mais elle nous permet de constater que notre pauvre siècle, réputé comme progressiste dans la voie du dévergondage, n'a rien des laideurs d'autrefois, de ces jours de libertés sans limites... Que nos enfants gambadent les genoux à l'air, que les femmes se pavanent le cou dégagé et les joues fardées, bien loin d'elles sont les intrigues des Pompadour, des LaVallière, des Du Barry...”

La réponse est facile. La valeur morale chez nos ancêtres égalait, vous savez, celle des enfants et des femmes d'aujourd'hui et s'il s'agit de tout pays, le désordre au 17^{ème} siècle minait l'aristocratie, les courtisans, et s'est propagé aujourd'hui dans plus d'un milieu bourgeois. Dans nos démocraties modernes, la cour de Louis XIV, par ses mauvais côtés, se répète multipliée, et Louis XIV lui-même ou Louis XV serait vieux jeu auprès de nos rois de la piastre. Si vous en doutez, procurez-vous, certain jour, un de ses monstrueux hebdomadaires illustrés de la presse américaine qui exploitent continûment les scandales des deux mondes. On en donne chaque semaine, la matière de plusieurs gros volumes.

Il arrive donc que Lisette se laisse entraîner par son bon cœur. Elle est même si uniment

charmante, bienveillante, scuriente, qu'elle donne quelquefois, l'absolution à mauvais escient. Elle écrit dans l'un de ses “sourires” ou même peut-être dans l'une de ses “grimaces”, en tous cas à la page 105 de son petit livre : “Mais dans quel pays la religion exerce-t-elle une influence dominatrice assez forte pour lutter contre les sens et contre l'entraînement de l'imagination?”... Cette fois, phrase et jugement sont tous deux mal équilibrés. Jusqu'à Lisette on croyait vraiment — et on le croira encore — que le catholicisme avait pour mission de dompter les sens et brider l'imagination et que depuis dix-neuf siècles qu'il dure, il avait assez réussi, chez ses fidèles, cette mission. En vérité l'histoire, la philosophie et la morale ne doivent pas toujours s'interpréter au gré des impressions et des sentiments. Et le cœur de Lisette a trop souvent des raisons que la raison ne connaît point.

* * *

N'exagérons rien, cependant, car il y a aussi bien du bon sens — ce qui n'est pas si commun qu'on le croit — dans le petit livre dont je vous entretiens.

L'auteur connaît la psychologie féminine ou masculine des personnages ordinaires de nos salons, et son esprit d'observation lui fournit une note personnelle qui nous amuse. Les sujets mille fois touchés, et dans tous les genres, du vieux galant, du jeune beau, de la femme coquette, du mari égoïste, de la femme mondaine sont revêtus d'habits assez neufs et de couleur locale. Lisez, par exemple, “l'homme-commère”. Et même soyez étonnés qu'il n'y ait pas sur l'autre page “la dame-commère”. Non pas le type connu de la matrone rubiconde qui déroule son fuseau de nouvelles sur le pas des portes, mais le véritable pendant de l’“homme-commère” de Lisette. On rencontre si souvent ce genre de femmes à peu près bien, légèrement coquettes avec les messieurs de tout âge et qualité, mais surtout tout à fait amies — elles les y forcent — des dames qui ont quelques difficultés dans leur ménage ou des jeunes demoiselles déjà fiancées.

Lisette est spirituelle, en effet, dans beaucoup de ses menus propos. Vous n'en doutez pas, j'en suis certain, mais relisez pour vous mieux convaincre les bonnes raisons qu'elle vous donne avec une délicieuse ironie pour légitimer l'égoïsme de “nos vieux garçons”. Cette fois, il y a une

griffe sous le gant de velours et qui égratigne joliment. A mon avis, ce n'est pas lorsque Lisette "grimace" avec une grâce aussi piquante qu'elle est le moins aimable.

* * *

Enfin, quand quelquefois elle s'y arrête, cette maman, dont je vous parlais au début de mon article, nous décrit avec beaucoup d'affection les choses de chez nous. Voyez les bonnes tendresses qu'elle a pour "la maison". Et son mot de la fin si juste : "La maison c'est comme la patrie ; on se bat pour en sauvegarder l'honneur ; on se rassemble pour en parler, et on conserve avec amour tous les trésors qui en sont sortis."

Plus loin avec le même bonheur, elle parle du cimetière de campagne "tellement vivant que la mort même semble vivante".

Et les petites descriptions de la pluie qui tombe, de la neige qui poudroie, de la forêt — quand le soleil se cache, le soir, derrière les montagnes, — du vent qui fait rage, de la campagne que l'on quitte, sont assez vues et senties.

* * *

Pour terminer, je ne suis pas sûr que l'Académie française et l'Académie Goncourt ne fassent comme les prix David et n'oublent Sourires et grimaces. Tout arrive en ce monde. Toutefois Sourires et grimaces seront pour vous dans un trajet, en chemin de fer ou en bateau, un compagnon agréable et qui vous sauvera des voisins importuns. Ce mérite n'est pas si petit...

Ferdinand BÉLANGER.



LA FAMILLE ROYALE D'ESPAGNE

EPHEMERIDES CANADIENNES

AOÛT 1923

1 — Il tombe une couche de neige dans le sud-ouest de l'Alberta et la moisson est légèrement affectée. Il gèle à différents endroits de notre province, au Lac Édouard et dans certaines paroisses de la Beauce.

2 — On apprend que la ville d'Haileybury, détruite par le feu l'automne dernier, se relève rapidement de ses cendres. Une centaine de maisons et d'édifices publics sont en voie de construction, entre autres l'église paroissiale, l'hôpital et le couvent des Sœurs Grises.

— La mort du président des États-Unis, M. Warren-G. Harding, cause un deuil général dans tout le Canada.

3 — L'hon. M. Fielding, au nom du premier ministre Mackenzie King, absent, et sir H. Drayton, pour le chef de l'opposition Meighen, absent lui aussi, s'unissent pour transmettre au gouvernement de Washington l'hommage des sincères sympathies du Canada dans le grand deuil national qui éprouve nos voisins.

— On signale à Ottawa un important mouvement de rentrée au pays de la part des Canadiens qui avaient cédé à l'entraînement de la panique d'exode vers les États-Unis.

— La Cie manufacturière d'amiante Johns-Manville, d'Asbestos, P. Q., vient d'accorder les contrats pour la construction d'une immense usine nouvelle destinée au traitement industriel de l'amiante, à Asbestos, P. Q. Elle y emploiera plusieurs centaines d'ouvriers.

— A St-Denis de Kamouraska, où il demeurait, décède, à l'âge de 53 ans et 6 mois, M. l'abbé Olivier Martin, inspecteur des Écoles Ménagères de la Province de Québec.

4. — Aujourd'hui s'ouvre à Québec la convention des gardes indépendantes de la Province de Québec qui font partie de la Fédération des Gardes du Canada. Cette convention se terminera lundi, le 6 août.

6 — A Ottawa décède, à l'âge de 82 ans, M. Benjamin Sulte, historien canadien et ancien président de la Société Royale du Canada. La dépouille mortelle du défunt sera inhumée aux Trois-Rivières.

7 — A Montréal s'ouvre le Congrès des Chevaliers de Colomb d'Amérique. Plus de 20,000 membres y assistent.

— On apprend que le R. Père Michel Roberge, vicaire général des Clercs Saint-Viateur, depuis 1919, vient d'être élu supérieur



FEU BENJAMIN SULTE

général de cette congrégation. Le nouveau supérieur général est canadien-français; il a été longtemps supérieur du Séminaire de Joliette.

— Le grand effort de la politique forestière du Canada doit tendre au reboisement des étendues de forêt qui ont été dévastées et à la protection efficace de la forêt vierge : tel est, en résumé, le programme élaboré au congrès forestier impérial, qui siège actuellement à Ottawa.

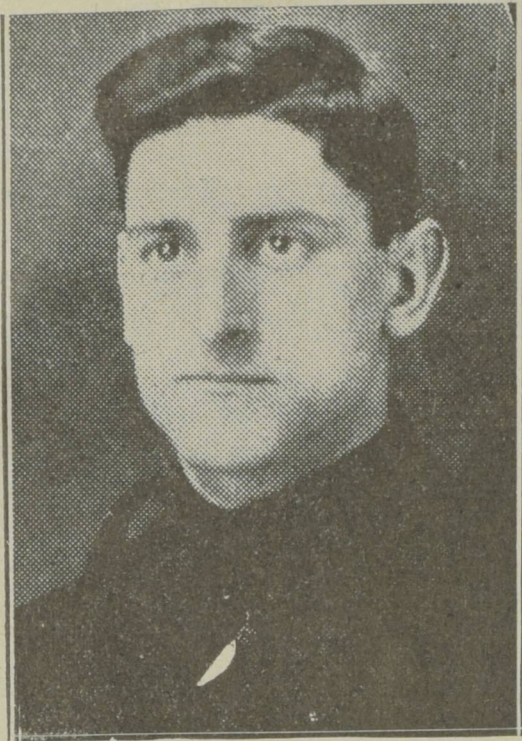
8 — On découvre une riche mine d'or à Dupuy, dans l'Abitibi.

9 — Le poste important de secrétaire-général des missions de la Compagnie de Jésus est confié au R. P. Édouard Goulet, un canadien français. Le R. P. Goulet est né à Ste-Julie de Somerset et il était missionnaire en Chine depuis quelques années.

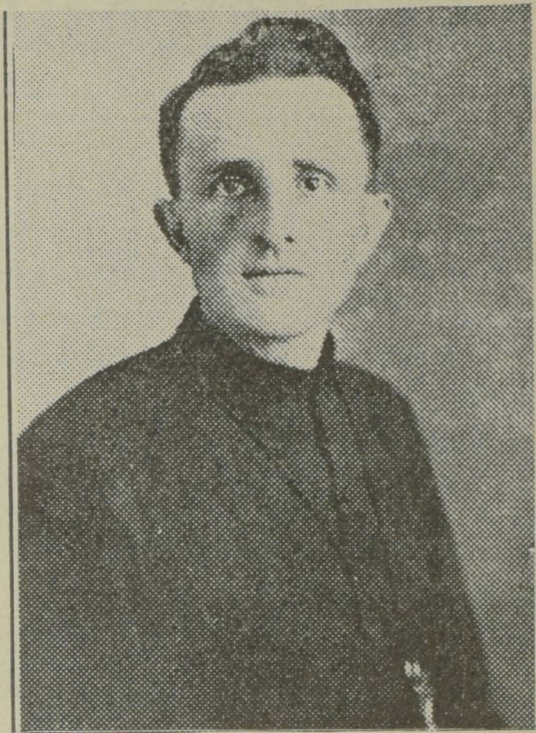
— La dette nette du Canada, au 31 juillet dernier, était de \$2,403,235,528, et la dette brute de \$2,928,921,777.

10 — Un brillant élève du Séminaire de Québec, M. Benoît Dumas, de St-Casimir, disparu depuis le 7 août, est trouvé noyé dans la rivière Noire, près des moulins Grandbois, à St-Casimir.

DÉPART POUR] LES MISSIONS D'AFRIQUE



LE R. P. GÉRARD MARTIN, O.M.I.



LE R. P. ODILON CHEVRIER, O.M.I.

11 — Aujourd'hui, à Québec, s'ouvre le Congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada. Environ 150 délégués venant des différents centres industriels de notre province y assistent. Les réunions ont lieu à la Salle Loyola. Ce congrès se terminera le 15 courant.

12 — Un garage prend feu à Montréal et plus de 200 automobiles sont détruits.

— Les paroissiens de St-Sauveur de Québec assistent à la cérémonie impressionnante du départ de deux missionnaires canadiens-français pour les missions du Basutoland, au Sud Africain. Ces vaillants missionnaires sont les RR. Pères Gérard Martin, O.M.I. et Odilon Chevrier, O.M.I.

14 — S. G. Mgr F.-X. Ross, évêque de Gaspé, établit dans son diocèse une école normale dont la direction sera confiée aux Révérendes Sœurs Ursulines. La mère Ste-Catherine, du monastère de Rimouski, en sera la fondatrice et le siège de cette nouvelle école normale sera à Gaspé même.

— M. Ernest-J. Lemaire, ancien secrétaire privé de Sir Wilfrid Laurier, et devenu plus tard l'un des officiers du ministère des Postes, est promu à la charge de Greffier du Conseil privé, remplaçant M. Rod. Boudreault, décédé.

— On annonce que le gouvernement provincial de Québec établira bientôt deux nouveaux hôpitaux spéciaux, pour le traitement des épileptiques : l'un à Montréal et l'autre à Québec. Celui de notre région serait rattaché,

dit-on, à l'hospice St-Michel Archange, à Mastaï, où une nouvelle aile spéciale serait construite à cette fin.

— On annonce, d'Ottawa que l'honorable M. Jean-Léon Côté, ancien ministre provincial de l'Alberta, est nommé sénateur pour la même province, en remplacement de M. Amédée-Emmanuel Forget, décédé.

— M. le Commandeur, Joseph Picard, président de la Commission des écoles catholiques de Québec, est désigné comme président de la nouvelle Commission fédérale chargée de faire enquête au sujet de l'embargo proposé contre l'exportation du bois de pulpe canadien.

— M. L.-J. Gaboury, l'un des officiers supérieurs du service des Postes, à Montréal, devient sous-ministre des Postes, à Ottawa.

— Avant de se séparer, les délégués du Congrès des Travailleurs catholiques font l'élection de leurs officiers. Le nouveau bureau de direction se trouve composé comme suit : M. Pierre Beaulé, de Québec, président ; M. Achille Morin, de Hull, vice-président ; M. J.-H.-A. Poirier, de Québec, secrétaire ; M. J. Comeau, de Lachine, trésorier. Le prochain congrès se tiendra à Port-Alfred.

— Mgr C. Arsenault, procureur de l'Archevêché de Québec et représentant Son Éminence le Cardinal Bégin, bénit la nouvelle maison que les RR. Pères Eudistes viennent de faire construire à Charlesbourg. Cette maison, qui servira de noviciat, compte déjà trente novices et scolastiques, et est dirigée par le R. Père Le Courtois.

16 — Les fabricants de pulpe du Canada jettent les yeux sur le marché de France pour l'écoulement de leurs produits ; ils croient qu'ils peuvent avantageusement y faire la concurrence aux produits du même genre fournis par la Scandinavie.

17 — A Montréal, à l'âge de 81 ans, décède Sir Alexandre Lacoste, ancien juge en chef de la Cour d'Appel de la province de Québec.

— La "Home Bank of Canada", dont le siège est à Toronto, suspend ses paiements. On croit que les déposants ne perdront que peu de chose.

18 — On annonce que la nouvelle école de pulpe que le gouvernement de Québec a décidé de faire construire aux Trois-Rivières, sera fusionnée à l'École Technique de cette ville.

19 — Dans l'église du Cap-des-Rosiers, au diocèse de Gaspé, se fonde la première coopérative de pêche de la Gaspésie. S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé, avait tenu à assister à cet événement d'une si grande importance économique pour son diocèse, et au sermon qu'il prononça, à la messe paroissiale, il commente ce texte : "Le frère aidé par son frère est comme une citadelle imprenable".

— Un cyclone renverse trente-trois bâtisses et détruit la récolte à Ste-Cécile de Lévrard, Le même ouragan fait des siennes à Arthabaska et à Warwick où plusieurs maisons et granges sont renversées.

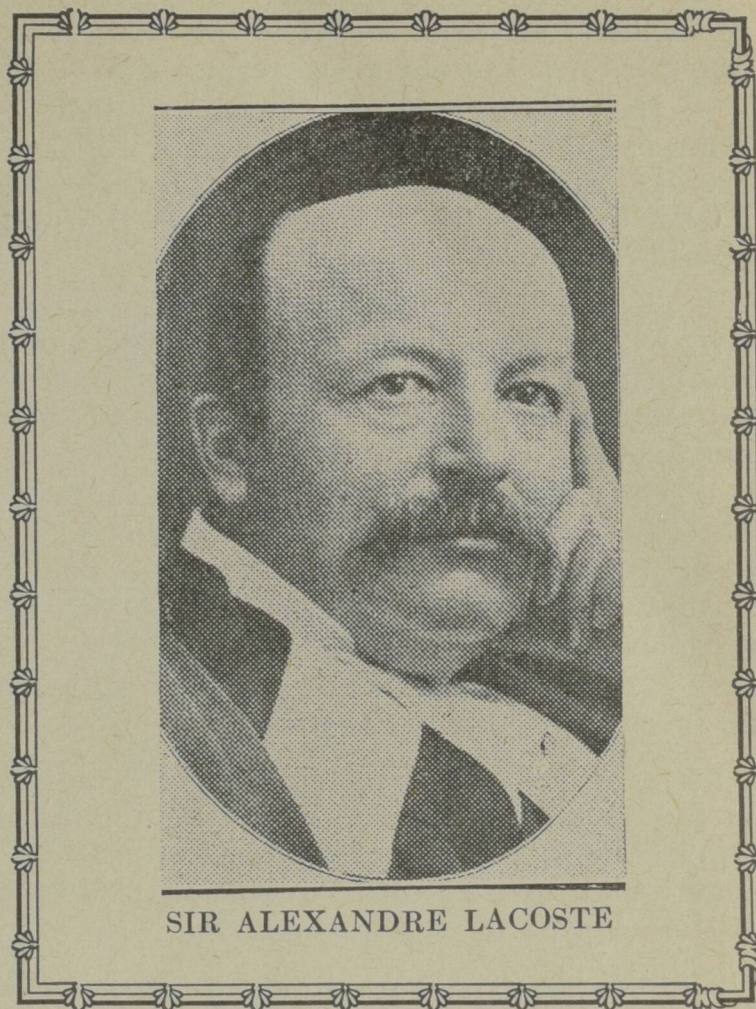
— Les représentants du gouvernement canadien à la Conférence du Travail, à Genève, seront M. Lucien Pacaud, du Commissariat canadien de Londres, et M^{lle} Caroline Carmichael, de New-Glasgow, N. E., présidente du Conseil national des Femmes canadiennes.

— Au Couvent des Franciscains de Québec, a lieu une cérémonie d'adieu de deux missionnaires de cette communauté, qui partiront bientôt pour les missions du Japon. Les deux partants sont les RR. Pères Hilarion Boulay, natif de la Présentation et ancien gardien du Couvent de Québec, et Egide Roy, de St-Michel de Bellechasse. Deux autres franciscains de Montréal, le R. Père Maxime Schiller, des Trois-Rivières, et le R. Frère Léonard, de Montréal, partiront en même temps pour les missions du Japon.

21 — A l'église Saint-François d'Assise d'Ottawa a lieu également une cérémonie de départ d'un jeune missionnaire capucin, le R. Père Bernard Lemelin, natif de Limoilou, qui a reçu son obédience pour les missions d'Abyssinie.

— Sir William Meredith, juge en chef de l'Ontario, décède dans un hôpital de Montréal, à l'âge de 83 ans. Le défunt fut pendant seize ans, de 1878 à 1894, chef de l'opposition conservatrice à la Législature de Toronto.

22 — Aujourd'hui commencent les fêtes acadiennes de Grand Pré. La première journée



SIR ALEXANDRE LACOSTE

est consacrée à la société acadienne de secours mutuel, dite Société de l'Assomption. Comme préparation aux fêtes de Grand Pré, cette Société a tenu les 20 et 21 courant, un congrès à Moncton.

— A Ottawa, s'ouvre la convention de l'Union St-Joseph du Canada. Cette convention n'a lieu que tous les trois ans.

23 — Les fêtes de Grand Pré réunissent plus de 3,000 personnes, en grande partie des Acadiens. Il y a messe solennelle en plein air, et dans l'après-midi, dévoilement d'une statue de Notre-Dame de l'Assomption. A la fin de la journée, les Acadiens prennent possession du terrain où s'est fait l'embarquement de leurs ancêtres pour l'exil en 1755. Ce terrain est situé à un mille de Grand Pré.

— Le gouvernement de Québec fait connaître les noms des boursiers qui iront faire des études en Europe. Voici leurs noms et le nom des matières qu'ils étudieront :

De Québec : Dr Charles Vézina, Chirurgie ; Dr Roland Potvin, Biologie ; Bertrand Denis, Mines ; Jules Hallé, Mécanique.

De Montréal : Abbé Melançon, Sociologie ; Abbé Caillé, Philosophie ; René Guenette, Pédagogie ; P.-E. Renaud, Sociologie ; Dr G.-B. Little, Pathologie ; L.-P. Beaudoin, Reliure d'art ; Luc. Choquette, Chimie ; J. Derome, Economie politique ; R. Mathieu, Musique ; Edg. Greer, Pédagogie ; H. Labrecque, Génie civil ; Antoinette Giroux, Art dramatique.

24 — Les avisos français " Ville d'Ys " et " Regulus " arrivent à Québec où ils passeront quelques jours avant de se rendre à Montréal.

— Les pèlerins canadiens partis en juin dernier pour assister aux fêtes en l'honneur de Mgr de Laval à Montigny-sur-Avre, en France, arrivent à Québec à bord du " Montrose " de la Compagnie du Pacifique Canadien.

25 — Sur proposition de M. l'échevin P.-H. Bédard, le Conseil de Ville de Québec adopte une résolution attirant l'attention des autorités provinciales sur le scandale du travail du dimanche dans la province de Québec.

— Cinq postulants canadiens, de la maison des Pères Blancs de Québec, s'embarquent à bord de l' " Empress of Britain " pour la France. Ils se rendront à Maison Carrée, près d'Alger, pour y faire leur noviciat.

— L'église de St-Hilarion est détruite par un incendie allumé par la foudre.

26 — M. l'abbé Joseph Valiquette, professeur de Seconde et bibliothécaire au Séminaire de Ste-Thérèse, meurt presque subitement, à l'âge de 55 ans. Le défunt était un professeur distingué et un bibliophile émérite.

27 — A Montréal s'ouvre la 4ème session des Semaines Sociales du Canada.

— On apprend que M. Hyacinthe Mousseau, cultivateur de Ste-Geneviève de Batiscan, a gagné la médaille d'or du Mérite agricole de la Province de Québec.

— M. l'abbé Ferdinand Massé, curé de Ste-Philomène de Fortierville, est tué accidentellement par une explosion de dynamite. Le défunt était âgé de 42 ans.

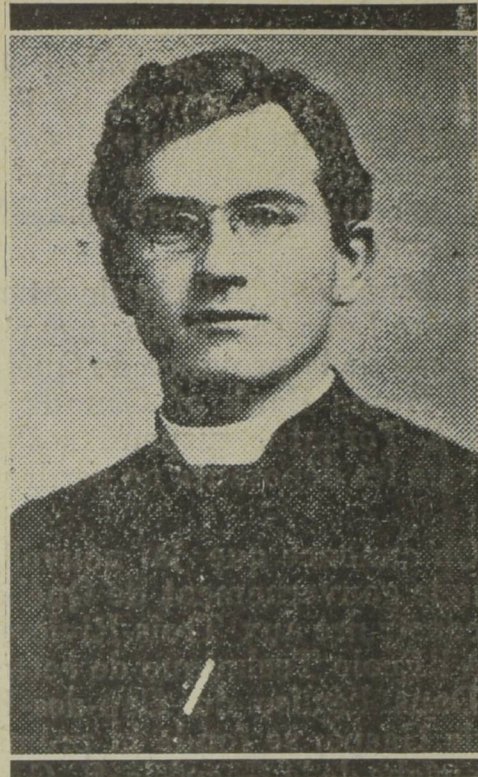
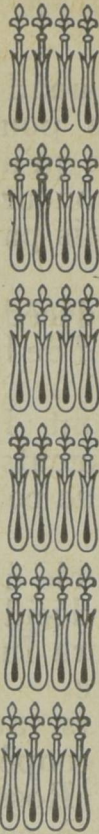
— On estime à 45,842 le nombre des moissonneurs qui ont été amenés dans l'Ouest canadien, tant par le Pacifique Canadien que par le Réseau National Canadien. De ce nombre, 11,883 viennent de la Grande Bretagne.

— Sur autorisation spéciale de l'honorable ministre des Finances du Canada, la " Banque de Hamilton ", Ont., vient de fusionner avec la " Canadian Bank of Commerce ".

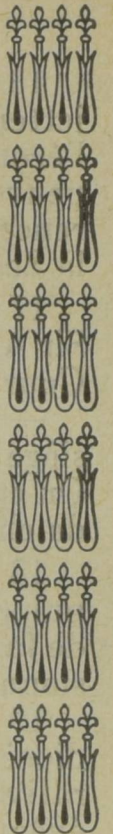
28 — L'honorable Dr Normand, maire de la ville des Trois-Rivières depuis 1921, vient de démissionner, pour protester contre les dernières élections municipales, où le verdict populaire lui a imposé un échevin auquel il était foncièrement hostile.

30 — Trois avions, trois hangars et quantité de machineries et de pièces de rechange sont détruits par un incendie au camp Borden, Ont. Les pertes se chiffrent à plus de \$200.000.

— L'institut Bruchési à Montréal, au coin des rues Demontigny et St-Hubert, dans la partie est de cette ville, est partiellement détruit par le feu.



FEU L'ABBÉ F. MASSÉ



31 — Une expédition partie de Nome, Alaska, le 3 août, pour aller au secours d'un parti conduit par Allan Crawford, qui est allé à l'île Wrangel, en 1920, est revenue avec la nouvelle que tous les membres de l'expédition Crawford, sauf un, étaient morts.

— C'est Québec qui occupe la première place dans l'industrie du tabac au Canada, d'après un rapport du gouvernement fédéral : sur 119 manufactures de tabac au pays, 60 sont dans Québec, 39 dans Ontario, 13 dans la Colombie Anglaise, etc. Sur une production totale d'une valeur de près de 67 millions de dollars, plus de seize millions représentent le rendement des manufacturiers de la province de Québec.

— Deux mille buffles seront tués, leur nombre dans le Parc National de Wainweight, Alberta, devenant trop considérable. M. A.-S. Duclos, d'Edmonton, a obtenu le contrat du gouvernement fédéral pour les tuer et mettre la viande ainsi que les peaux sur le marché. Cette chasse peu ordinaire aura lieu dans le courant de l'automne.

— Le Conseil des Arts et Manufactures a décidé de fonder une école à Québec. Elle sera tout probablement située à St-Sauveur. Elle préparera les élèves à l'école technique ou à l'école des Beaux-Arts.

— Aujourd'hui, au Collège de Montréal, sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice, dans la Ville de Marie, on célèbre de façon assez solennelle, le 150e anniversaire de cette maison d'éducation, fondée en 1773. Cette circonstance heureuse est soulignée par la bénédiction d'une magnifique statue, grandeur nature, et en marbre de Carrare, de la Vierge tutélaire, patronne du Petit Séminaire de Montréal, sous la devise : Posuerunt me custodem, Ils se sont confiés à ma garde.



Gauserie scientifique



La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

LA THROMBOSE ET L'EMBOLIE

NOUS avons vu que le cerveau, le réduit central, le poste de commandement de la machine humaine, pouvait être détraqué soudainement par l'hémorragie. Le même accident peut lui arriver par la thrombose et l'embolie, plus lentement par la première, soudainement par la deuxième.

Qu'est-ce donc que la thrombose, et qu'est-ce que l'embolie ?

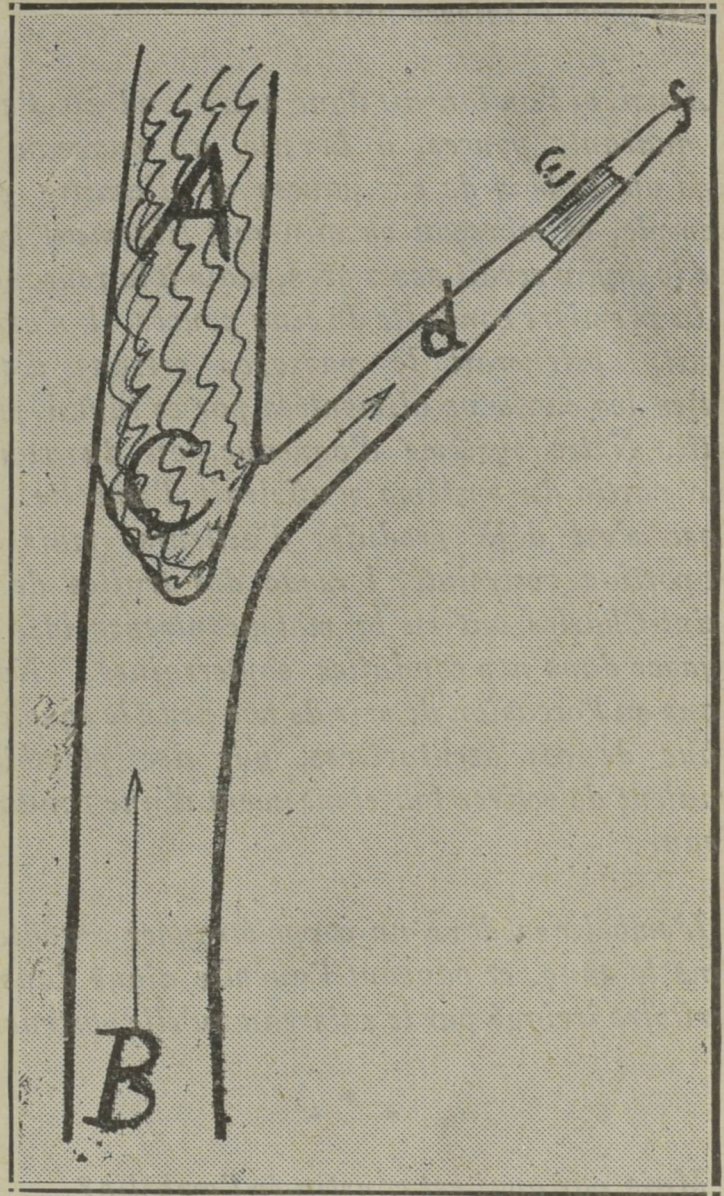
La première, la thrombose, est l'obstruction lente d'une artère.

Nous avons vu que ces dernières peuvent souffrir d'une maladie appelée l'athérôme. Nous ne pouvons mieux faire comprendre la nature de cette maladie, qu'en la comparant à la rouille des tuyaux de métal.

Les artères sont des vaisseaux dont la paroi interne, très lisse, permet le facile glissement du sang. Mais de même que dans un tuyau de métal, la rouille enlève le poli de la surface, et la rend rugueuse, rétrécissant du même coup le calibre du tuyau, jusqu'à l'obstruer complètement, de même l'athérôme, la rouille des artères, diminue leur calibre jusqu'à les boucher. C'est la thrombose.

Sur la paroi rendue rugueuse par la maladie, le sang glisse plus mal, laissant une parcelle, puis deux, puis des douzaines et des centaines ; c'est une véritable rouille. L'artère ainsi rétrécie, il passe moins de sang, la partie nourrie par ce sang souffre donc. Dans le cerveau, c'est le commencement de cette époque de la vieillesse que l'on a qualifiée " l'enfance " ; car les artères les plus souvent affectées sont précisément celles qui nourrissent ces parties de cerveau qui servent à la mémoire.

A mesure que le sang se fait de plus en plus rare, la mémoire fait de plus en plus défaut. c'est



La thrombose a obstrué l'artère A.

Le caillot formé fait saillie dans l'artère B, en C, et est battu par le courant sanguin qui exerce sa poussée dans le sens des flèches. Le caillot finit par se détacher et est entraîné dans l'artère d, qu'il obstrue en e, formant à cet endroit une embolie.

La partie f de l'artère d se vide de sang.

le ramollissement qui commence ; lorsqu'il est devenu plus complet, toujours par famine, car le cerveau se détériore parce qu'il n'est plus assez nourri, la victime de la thrombose est réduite à cet état pitoyable que l'on appelle le GATISME. Elle a atteint le dernier degré de la déchéance humaine.

* * *

La seule différence entre l'embolie et la thrombose, est que la première se produit brusquement, et le plus souvent comme conséquence de la dernière.

L'embolie est donc l'obstruction brusque d'un vaisseau par un corps étranger, entraîné dans le courant sanguin, et qui s'arrête lorsque l'artère dans laquelle il s'est engagé, est devenue trop étroite pour le laisser passer.

Ainsi, si l'on lançait dans notre conduite d'eau de quarante pouces, à Lorette, un morceau de liège ou de bois de six pouces de diamètre par exemple, ce morceau cheminerait librement tant que le tuyau serait assez gros, mais à la rencontre de la première conduite de cinq pouces, il s'arrêterait, obstruerait le passage, privant d'eau toutes les maisons alimentées par ce tuyau plus petit. Notre système d'aqueduc, ou du moins une partie du système souffrirait d'embolie. La chose s'est déjà produite d'ailleurs, mais en proportion restreinte, lorsque des truïtes de la Saint-Charles ont eu la malencontreuse idée de voyager dans nos conduites souterraines. Nous avons eu l'occasion de voir de nos yeux le squelette d'une de ces aventurières, que des plombiers venaient de retirer laborieusement d'une conduite d'eau.

L'embolie est donc un corps étranger voyageant dans le sang, et causant l'anémie aiguë dans le territoire irrigué par le vaisseau qu'elle obstrue.

* * *

Mais par quoi est constituée l'embolie ?

Quelquefois par une parcelle de valvule, le plus souvent par un caillot sanguin dû lui-même à une thrombose.

L'inflammation de la partie intérieure du cœur ou des grosses artères, provoque fréquemment l'effrangement des valvules qui s'y trouvent. Ces valvules ainsi endommagées, sans cesse battues par le sang, finissent par se détacher ; elles sont alors immédiatement entraînées par le courant sanguin, jusqu'à ce qu'elles s'enfoncent dans une artère trop étroite, où il leur faut s'arrêter. C'est l'embolie.

De même l'artère malade, et devenue rugueuse à l'intérieur, provoque bientôt la formation d'un caillot. Celui-ci proémine plus ou moins dans la lumière du vaisseau ; il tend d'ailleurs à s'allonger constamment jusqu'à la bifurcation voisine. Dès

lors il est exposé à être battu par le courant latéral jusqu'à ce qu'il se rompe ; il part ensuite en voyage, et lorsque ce voyage se termine dans le cerveau, c'est l'embolie cérébrale avec toutes ses conséquences. (Voir la figure plus haut).

Nous verrons dans un prochain article la nature des désordres produits par l'hémorragie, la thrombose ou l'embolie, car quelle que soit l'une de ces trois causes agissantes, les conséquences sont les mêmes. Il n'y a de différence que dans la rapidité lorsqu'il s'agit de la thrombose.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les périodes de pluies et de sécheresses

LES météorologistes s'accordent généralement à reconnaître la valeur de la période de Bruckner, de trente-cinq années comprenant une succession d'années d'abord plus pluvieuses, puis d'années plus sèches que la moyenne.

Par raison de symétrie, et sans y regarder de trop près, ils divisent généralement la période totale en deux alternances d'égale durée : dix-sept ans environ de sécheresse.

Actuellement, nous serions entrés dans la phase des années sèches.

Cette répartition des pluies et de la sécheresse au cours de la période de trente-cinq ans est-elle bien conforme aux observations ? La période de quinze ans peut bien exister réellement, sans que les deux phases ou alternances qui la constituent soient de durées juste égales.

Il semblerait que, en fait, le cycle total de trente-cinq années, se répartisse autrement : dix années très pluvieuses, suivies de vingt-cinq années normales ou sèches.

Cette loi météorologique ressort assez nettement d'une étude faite par l'abbé Gabriel, secrétaire de la Commission météorologique, bien connu, M. G. Guilbert.

Déjà le relevé des pluies à l'observatoire de Sainte-Honorine-du-Fay (Calvados), depuis sa fondation, en 1873, jusqu'en 1920 exclusivement, suggérait une remarque de ce genre-là ;

pendant vingt sept années successives " de 1883 à 1909 ", les hauteurs annuelles de pluies s'écartent fort peu de la hauteur normale ; mais avant et après ces années presque normales il y a des écarts très marqués. Ainsi, pendant les années 1874 à 1882 d'une part, pendant les années 1910 à 1919 d'autre part, les pluies dans le Calvados furent notablement plus abondantes, puisqu'on enregistra alors un surplus d'à peu près un quart, relativement à la normale des précipitations. Or, de 1882, fin de la première phase pluvieuse, jusqu'en 1919, fin de la deuxième, on compte une durée de trente-sept ans, bien proche de la période indiquée par Bruckner ; et quant à la phase très pluvieuse, elle n'a duré que dix années, de 1909 à 1919.

On sait très bien d'ailleurs que la pluviosité durant ces dix années a été très marquée ailleurs que dans le Calvados ; c'est en janvier 1910 que Paris a vu la fameuse crue de la Seine et les inondations.

Toutefois les relevés de pluie d'un seul observatoire, et durant une durée de moins de cinquante ans, ne sont pas un matériel suffisant pour établir ou vérifier des périodes **météorologiques** d'une telle ampleur.

Simplement mis en éveil par les quelques constatations précédentes, l'abbé Gabriel s'est empressé de recourir, pour vérifier son hypothèse, à la série complète des relevés pluviométriques effectués à Paris depuis 1804, à savoir : à l'observatoire de Paris de 1804 à 1872, et au parc Saint-Maur, depuis 1878 jusqu'à maintenant. Notons en passant que la hauteur moyenne de la pluie à Paris pour l'année est de 571 millimètres d'après les relevés du parc Saint-Maur.

Or, qu'est-ce que l'on remarque à l'inspection des relevés annuels de pluie à Paris ?

Au premier abord évidemment, des irrégularités et des variations de grande amplitude distribuées apparemment au hasard : il y a des années très sèches, comme 1884 ; 1899 et 1900, avec seulement 442, 418 et 444 millimètres d'eau ; il y a des années exceptionnellement pluvieuses, comme 1878 et 1910, avec 753 et 750 millimètres de pluie. C'est donc, entre années sèches et années pluvieuses, une différence comme de 4 à 7.

Bien entendu quand on fait des groupes d'années pour en prendre les moyennes, les différences individuelles se fondent dans la

moyenne du groupe, et on n'observe plus de ces grands écarts qui, d'une année à une autre, allaient presque du simple au double. Mais il reste encore d'un groupe à l'autre des écarts de pluviosité très sensibles qui vont jusqu'au dixième, surtout quand on choisi convenablement, le point de départ de chaque groupe d'années.

L'abbé Gabriel note, de 1804 à 1920 exclusivement, cinq groupes d'années pluvieuses se représentant à peu près tous les trente-cinq ans ; ces groupes sont chaque fois de dix à onze ans de fortes pluies, auxquelles succèdent chaque fois un groupe d'environ vingt-cinq années sèches ou, du moins, peu pluvieuses.

Voici leur groupement et leur succession :

| <i>Groupes de 10 à 11 années très pluvieuses</i> | <i>Groupes de 22 à 26 années sèches</i> |
|--|---|
| 1804-1813 | |
| ----- | 1814-1835 |
| 1836-1846 | ----- |
| ----- | 1847-1872 |
| 1873-1883 | ----- |
| ----- | 1884-1909 |
| 1910-1919 | |

Fait assez remarquable : le passage d'une phase de pluie à la phase de sécheresse, et inversement, se fait avec brusquerie ; en d'autres termes, à la lisière des groupes, immédiatement avant et immédiatement après les dix à onze années très pluvieuses on note souvent une année exceptionnellement sèche, avec une différence d'un quart dans les hauteurs de pluies des deux années consécutives.

A ce propos, notons que la dernière phase humide de dix années, 1910-1919, a fait place justement à une ou deux années extraordinairement sèches.

Nous serions donc entrés depuis 1920 dans la phase des vingt-cinq années plutôt sèches, ce qui nous conduira ainsi jusqu'en 1944, et en 1945, recommencerait la succession des dix à onze années très pluvieuses.

Cependant, on aurait tort d'inférer que toutes et chacune des années 1920-1944 vont être sèches comme 1920-1921.

Car, toutes ces lois météorologiques basées sur des moyennes, précisément parce qu'elles

font disparaître dans les moyennes des groupes les différences individuelles de chaque année, sont incapables de nous dire avec certitude quel sera le caractère individuel, riant ou maussade, de telle année qui suivra.

D'ailleurs, on n'a qu'à se rapporter aux relevés pluviométriques du siècle passé pour constater qu'au cours des périodes humides il y a bien parfois une ou plusieurs années sèches, et inversement

Mais dans cette enquête, on observe encore ceci, qui répond mieux que nous n'aurions pensé à notre curiosité. C'est que, une fois que la phase des vingt-cinq années sèches ou peu pluvieuses reprend, elle débute soudainement comme on l'a dit plus haut, par une année ou deux exceptionnellement sèches, mais, fait remarquable, on note immédiatement après une reprise momentanée des pluies.

Ainsi immédiatement après les phases très pluvieuses marquées au tableau plus haut, les années 1814-1815, 1847, 1884, ont été très sèches, et suivies chaque fois d'une ou deux années passablement humides.

En conséquences, cette fois encore, après les années 1920-1921, exceptionnellement sèches, par lesquelles a débuté la phase de vingt-cinq années peu pluvieuses qui étaient annoncées, il faudrait nous attendre à une pluviosité supérieure à la normale, mais qui sera de courte durée.

A ce petit jeu de prévisions basées sur les lois extraites des statistiques d'observations antérieures, on pourrait sans doute s'amuser longtemps encore, pour alimenter les conversations de salon sur la pluie et le beau temps.

B. L.

La Croix. ———

LE TEMPS EST UNE IMITATION DE L'ÉTERNITÉ

Le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. Le temps est comme un grand voile et comme un grand rideau qui est étendu devant l'éternité, et qui nous la couvre. Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. "Le temps, dit saint Augustin, est une imitation de l'éternité". L'éternité est toujours la même. Le temps tâche de l'imiter par la succession : il ôte un jour, il en rend un autre ; il ne peut retenir une année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable, qui nous empêche de la regretter. Mais prenons garde à la malice du temps. L'apôtre nous en avertit par ces mots : "Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais", c'est-à-dire malins et malicieux.

BOSSUET.



UNE ÉCOLE A LA REINE, ABITIBI.

Science Ménagère

Entre nous

La direction de "l'Apôtre" veut bien nous donner, amies lectrices, un joli domaine où nous serons tout-à-fait chez nous. A ce foyer nouveau, vous viendrez confiantes et sincères certaines de trouver toujours l'amie discrète et dévouée. Je veux être pour toutes celles qui voudront bien s'adresser à mon amitié, l'aide que rien ne laisse indifférente : les joies et les peines de toutes mes correspondantes auront un écho, elles seront partagées.

Pour toute correspondance concernant la page féminine de "l'Apôtre" s'adresser à

JEANNE LE FRANC,
"L'Apôtre," Québec.

Savoir être heureuses

IL y a en notre âme, tous les éléments du bonheur, il faut apprendre à les bien utiliser, science pratique et beaucoup plus facile d'assimilation qu'on le croit généralement.

Pour être heureuse, il importe de considérer sa position du côté le plus riant, ne pas s'attacher sur ses déboires mais bien sur les chances qui nous restent de mener à bien l'œuvre qui nous tient au cœur.

Tout le long de la route, il y a des parcelles de bonheur que bien peu savent utiliser : c'est un mot dit avec bonté, c'est un sourire bienveillant, c'est un conseil donné à propos, c'est un malentendu évité, c'est un léger sacrifice fait de bon cœur... toutes choses si menues et pourtant si précieuses !!

Savoir être heureuses, c'est accepter l'épreuve bienfaisante qui rend l'âme meilleure en lui révélant le prix de la souffrance chrétienne, c'est comprendre la sublime beauté du dévouement, de

l'amour, de l'oubli de soi, c'est l'acte de reconnaissance perpétuel au Créateur si bon qui a su entourer notre faiblesse des trésors de sa Force et de sa Libéralité.

Chacune de nous a près d'elle, tous les éléments qui doivent faire son bonheur, ce qui nous appelle plus loin, n'est que le mirage trompeur et séduisant.

Rappelons-nous que

Nos devoirs bien remplis,

Nos ennuis bien acceptés,

Nos joies chrétiennement goûtées nous donneront le pur et durable bonheur.

JEANNE LE FRANC

Les légumes

SALADES DE LÉGUMES

Une salade est un mets froid composé de certaines herbes ou de certains légumes assaisonnés avec du sel, du poivre, du vinaigre mêlés à de l'huile ou de la crème. On fait des salades de laitue, de pissenlit, de céleri, de choux, de betteraves, etc...

On appelle encore salade, le mélange de plusieurs mets, viandes froides, poissons, etc... assaisonnés à peu près comme les salades d'herbes ou de légumes.

Les salades sont bonnes en toutes saisons et il est avantageux d'en faire usage au printemps surtout, où elles rafraîchissent le sang et modèrent sa richesse.

SALADES DE LÉGUMES.— Il est très peu de légumes qui ne puissent se mettre en salades, et on obtient des salades particulièrement délicieuses par des mélanges tels que : légumes frais de différentes sortes, légumes frais ou secs et verdure.

On accommode en salade parmi les légumes frais : les pommes de terre, les choux-fleurs, les

haricots verts ou en grains, les oignons, les betteraves, etc. D'autres s'assaisonnent crus comme les tomates, les radis, les concombres.

Parmi les légumes secs, on mange en salades toutes les espèces de haricots et de lentilles.

Les salades de légumes frais et de légumes secs cuits font d'excellents plats de déjeuner, agréables et nourrissants.

SALADES VERTES.— On donne le nom de salades vertes aux légumes herbacés que l'on mange crus ; elles varient selon les saisons. Les salades de cœurs de laitue sont recherchées, mélangées aux œufs durs. Elles peuvent s'assaisonner avec de la crème au lieu d'huile.

On accompagne généralement les salades de fournitures qui en relèvent la saveur ; ces fournitures sont hachées et servies à part sur une coquille de porcelaine, afin que chaque convive puisse en prendre selon son goût. Joignez à la laitue de la ciboule ou de jeunes oignons, du cerfeuil ; aux endives, à la chocéree et aux pissenlits, de l'ail ; à la salade, des oignons cuits au four. Une salade verte est le condiment le meilleur du dîner. Elle se mange vers la fin du repas et accompagne le rôti.

ASSAISONNEMENT D'UNE SALADE.— Les salades vertes s'accommodent ordinairement crues avec une sauce à base d'huile ou de vinaigre qu'on appelle : " Assaisonnement à l'huile ou encore vinaigrette." Cette sauce est facile à préparer et fournit un excellent assaisonnement.

MANIÈRE DE FAIRE UNE SALADE.— La salade épluchée, lavée avec soin doit être fortement secouée dans le panier à salade ou sur une serviette, afin de retenir le moins d'eau possible.

I. Mettre dans le fond du saladier du sel et du poivre ; verser de l'huile dans la proportion de 3 cuillerées de la première pour une de la seconde et mélanger le tout.

II. Ajouter ensuite le vinaigre ; placer la salade dessus et la retourner jusqu'à ce que toutes les feuilles soient bien mouillées.

La salade est meilleure quand on y ajoute des œufs durs.

Une salade trop assaisonnée est malsaine ; il faut qu'elle soit relevée avec goût sans que le vinaigre domine. Le sel est toujours fondu dans le fond du saladier avec l'huile et le poivre, mais non avec le vinaigre ; on fatigue la salade avec une cuillère et une fourchette. Le vinaigre fanant les feuilles s'ajoute au dernier moment

si on le préfère, et alors on fatigue la salade une deuxième fois.

Les fines herbes n'étant pas goûtées de tout le monde peuvent être servies à part.

Quand la salade est préparée à table, les légumes sont disposés dans un plat, puis préparés dans le plat du service. Cependant s'il n'y a qu'un légume, il est préférable de préparer l'assaisonnement dans le plat même du légume.

SAUCE VINAIGRETTE

| | |
|---------------------------|-----------------------------------|
| 3 c. à t. d'huile d'olive | $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel |
| 1 c. à t. de vinaigre | $\frac{1}{4}$ c. à thé de poivre. |

Fines herbes, jus d'oignons ou soupçon d'ail à volonté.

A volonté encore 1 c. à thé de moutarde et une pincée de sucre.

A volonté encore des œufs cuits durs et coupés par quartiers ou rondelles ou passés au tamis.

SALADE DE LAITUE A LA CRÈME

I. Prendre les cœurs de laitue, les laver, les égoutter.

II. Les mettre dans un mélange (préparé au fond du saladier), de crème, de jus de citron ou de vinaigre, œufs durs tamisés, sel, ou encore les arroser d'une sauce vinaigrette.

SALADE DE CONCOMBRE

I. Peler les concombres dans leur longueur, les couper en tranches minces et saler fortement.

II. Envelopper dans un linge, suspendre au-dessus d'une terrine et laisser rendre l'eau pendant quelques minutes.

III. Mettre dans un saladier et arroser d'une sauce vinaigrette, ou simplement de sel, poivre et vinaigre au goût.

SALADES DE BETTERAVES

| | |
|-----------------------|---------------------|
| 2 betteraves | 1 tasse de vinaigre |
| 2 c. à table de sucre | sel et poivre. |

I. Laver les betteraves avec précaution ; avoir soin de ne pas les couper.

II. Les faire cuire à l'eau bouillante ; lorsqu'elles sont cuites, les éplucher, les trancher au goût, placer les betteraves dans un saladier ; assaisonner de sel et de poivre, sucrer.

III. Faire chauffer le vinaigre, verser sur les betteraves et servir froid.

[La Cuisine à l'Ecole primaire.]

Coin de l'Ouvrier

L'opinion

D'UN INDUSTRIEL ANGLAIS

Au lendemain du Congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques, au cours duquel on a publiquement déclaré que le plus important des problèmes actuels est celui du chômage, il nous arrive du Bureau international du Travail une communication intitulée : " Les moyens de remédier au chômage d'après le point de vue industriel ". Inutile de dire que nous avons lu cette communication avec intérêt.

Le Bureau international du Travail a résumé quatre articles publiés dans le *Times* de Londres sur la question si actuelle en Angleterre, comme en plusieurs pays d'ailleurs, du chômage. L'auteur de cette étude est un M. B. Seebohm Rowntree, directeur des établissements " Rowntree & Co., Ltd ".

Cet industriel bien connu en Angleterre, bien connu aussi en Europe, puisque le Bureau international du Travail trouve bon de transmettre son opinion aux journaux du monde entier, propose, comme moyens de remédier au chômage :

1. Une organisation centrale comme le Bureau international du Travail ou une organisation nationale spéciale dans chaque pays industriel chargée de faire des recherches scientifiques sur les causes du chômage et les mesures à adopter pour y remédier.

2. L'établissement d'un fonds de réserve par l'industrie pour payer la main-d'œuvre pendant les périodes de ralentissement de la production, afin que l'assurance-chômage puisse être considérée, à l'instar d'autres assurances, comme l'un des éléments du prix du revient.

Il demande ce fonds de réserve à l'industrie parce que le fonctionnement normal de l'industrie exige une réserve de main-d'œuvre. Il prétend que les travailleurs qui forment cette réserve au service de l'industrie, ont droit non

seulement de gagner leur vie pendant les jours de travail, mais aussi aux cours des périodes où ils demeurent inactifs, à la disposition de l'industrie qui les garde en mains pour répondre à ses besoins possibles.

3. L'institution d'un système de participation aux bénéfices.

Il propose cette participation parce que, il est d'expérience que les fluctuations du marché, avec les crises périodiques qui en résultent et le chômage qu'elles provoquent, sont aggravées du fait que le mouvement des salaires a une tendance à suivre celui des prix avec un certain retard. Pour y remédier, il croit en un système de participation aux bénéfices constitué de telle sorte qu'il puisse assurer au travail le maximum de la charge que peut supporter l'industrie et, en temps de prospérité, une part des bénéfices fixés à l'avance, cela sans porter préjudice aux disponibilités nécessaires pour assurer à l'industrie le capital exigé pour son développement.

4. Enfin, il estime que l'on devra entreprendre, dans certaines circonstances, des travaux de secours. Il admet cependant que ce remède a donné, à date, des résultats notoirement insuffisants, mais il croit tout de même que les autorités locales devraient examiner, pendant les périodes de prospérité, les travaux qui pourraient être exécutés pendant les périodes de chômage. Naturellement, il ajoute la recommandation de choisir l'exécution de travaux ayant une importance réelle et pouvant être soit de quelque utilité pour le commerce, soit bon au bien-être général. Il recommande particulièrement la construction de maisons.

* * *

L'opinion de ce M. Rowntree valait la peine d'être connue, car elle traite d'un problème très actuel et très important. Venant d'un industriel elle est aussi de nature à réveiller l'opinion des industriels et à les inviter à assumer leurs responsabilités.

Le chômage actuel est en grande partie le fait de l'industrie moderne qui a trop souvent une production irrégulière et qui, pour répondre à ses besoins périodiques, attire de partout les travailleurs qu'elle laisse sans travail lorsque vient le ralentissement de la production.

L'industrie moderne met au compte du prix de revient de sa production le capital investi, les intérêts à payer, la valeur des machines, qu'elles servent continuellement ou qu'elles chôment de temps à autre ; mais elle n'a pas encore cru devoir inclure l'élément travail ; c'est-à-dire les travailleurs qu'elle a mobilisés à son service et qu'elle remercie pendant les ralentissements de production, quitte à les rappeler aussitôt que l'activité renaîtra.

* * *

M. Rowntree croit qu'il est temps que l'industrie se réveille entièrement à ses responsabilités et qu'elle tienne aussi compte de ses travailleurs que de l'usure, l'entretien, l'intérêt à payer sur ses machineries. Il veut que l'industrie tienne compte des ouvriers qu'elle attire chez elle et qu'elle laisse chômer périodiquement et qu'en conséquence, elle ajoute au prix de revient de sa production, le salaire qu'elle devrait payer aux ouvriers que normalement elle devrait faire travailler, tout comme elle continue à payer l'intérêt sur la valeur de ses machines.

C'est le principal remède que l'industrie anglaise propose pour remédier au chômage et il veut que ce remède soit appliqué par l'industrie parce que, dans son opinion, c'est à elle qu'il appartient de l'appliquer.

Le jour où l'industrie aura assumé la responsabilité de faire vivre les ouvriers qu'elle attire chez elle, ce jour-là elle sera beaucoup plus prudente et elle y regardera à deux fois avant de vider les campagnes pour jeter quelques semaines après sur les pavés de la ville les ouvriers par centaines et par milliers.

Le remède proposé par M. Rowntree vaut la peine d'être considéré.

Thomas POULIN.

Le Travailleur.



Le respect de la vérité

LON était au fort de la Révolution française, au moment où les échafauds étaient dressés, et où toutes les familles qui avaient servi la monarchie cherchaient un asile à l'étranger pour échapper aux furieux qui désolaient la France.

Le jeune Alphonse de P... avait alors treize ans. Son père, le comte de P..., lui avait inspiré dès l'enfance la franchise et la loyauté de son propre caractère ; il s'était efforcé surtout de graver dans sa jeune âme un respect austère pour la vérité, cette élévation de sentiments et cette foi chrétienne qui donnent la force de lui rendre hommage en présence de tous les dangers.

Le comte de P... était proscrit ; mais, retenu par des motifs impérieux, il n'avait pu quitter la France et se tenait caché. On le savait, mais on ne pouvait découvrir sa retraite. Pour y parvenir, ses ennemis imaginèrent un moyen atroce. Des agents, porteurs d'un ordre du tribunal révolutionnaire, se présentent un jour dans la maison du comte de P..., non point avec l'espoir de l'y trouver, mais pour s'emparer de son fils. On saisit le jeune Alphonse, et on le conduisit en prison, pour le faire comparaître le lendemain à la barre du tribunal. Alphonse ne fit aucune résistance, ne montra aucune terreur, rassura par ces douces paroles toutes les personnes de la maison qui pleuraient en le voyant partir, et suivit avec une noble fermeté les gardes qui l'entraînaient.

Lorsqu'il se vit en prison, son premier soin fut de se jeter à genoux pour demander à Dieu la force dont il pensait qu'il allait avoir besoin. "O mon Dieu ! dit-il, je suis résigné, pour ce qui me concerne, à subir tout ce qui sera votre volonté ; mais je vous en conjure, ne me mettez pas à des épreuves qui puissent compromettre la sûreté de mon père ; ou du moins, inspirez-moi pour en sortir victorieusement, sans trahir la vérité et sans être la victime de la ruse".

Après avoir fait cette prière, il se sentit parfaitement calme ; puis, jetant les yeux autour de sa prison, il se rappela que le jeune dauphin était captif comme lui dans un donjon affreux.

"De quoi me plaindrais-je ? dit-il en soupirant, un prince plus jeune que moi a éprouvé bien d'autres malheurs, et il souffre avec courage."

Alphonse s'endormit tard ; mais il reposa assez paisiblement, et fut réveillé le lendemain pour être conduit au tribunal révolutionnaire ; il y parut avec un air noble et assuré. Tous les regards étaient fixés sur lui.

— Jeune homme, lui demanda le président, comment te nommes-tu ?

— Alphonse de P...

— Quel est ton âge ?

— Treize ans."

A ces mots, il se fit un murmure d'intérêt dans l'assemblée. Le président reprit :

— Es-tu le fils du ci-devant comte de — ...

— Je suis son fils.

— Cela n'est pas ; il y a méprise ou mensonge, interrompit un des juges qui, touché de la jeunesse et de la fermeté de l'enfant, songeait à le sauver ; cela n'est pas, jeune homme ; pourquoi nous trompes-tu ? Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes.

— Je le sais, répondit Alphonse, et je vous remercie de votre intérêt ; mais je suis le fils du comte de P..., il m'a appris à avoir en horreur le mensonge et la lâcheté ; je lui dois trop pour ne pas déclarer hautement, même en présence de ce terrible tribunal, que je me glorifie d'être son fils.

— En ce cas, dit le président, tu dois savoir où il se tient caché, et ton devoir est de nous le dire.

— Mon devoir, s'écrie Alphonse avec une incroyable dignité, mon devoir était de dire la vérité au péril de ma vie ; je l'ai fait. Maintenant, mon devoir, le devoir de ma conscience et de mon cœur, est de ne pas trahir mon père, et vous ne m'arracherez pas un mot qui le concerne.

— Mais sais-tu bien, jeune imprudent, qu'il y va de ta tête, et que nous pouvons te condamner à périr à sa place ?

— Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira. Je ne crains rien de là-haut, puisque, grâce à Dieu, je n'ai pas menti.'

Depuis le commencement de cet interrogatoire, un intérêt croissant se manifestait dans l'assemblée, en faveur du jeune Alphonse. Il était déjà au comble, lorsqu'on vit tout à coup, un homme couvert de vêtements grossiers fendre la foule jusqu'à la barre et se précipiter dans les bras de l'enfant. C'était le comte de P..., c'était son père. Informé pendant la nuit de ce qui s'était passé, il n'avait pu se

résoudre à laisser son fils exposé aux dangers qu'il prévoyait pour lui ; et ayant quitté sa retraite sous un déguisement, il était venu se mêler au peuple qui entra dans la salle du tribunal ; il avait entendu tout l'interrogatoire, et malgré l'horreur de sa position, il n'avait peut-être jamais éprouvé un aussi vif sentiment de bonheur. " Que Dieu soit loué ! s'écria-t-il, en embrassant Alphonse ; que Dieu soit loué de m'avoir donné un tel fils ! Je viens de me livrer à ceux qui veulent ma mort ! mais je regrette moins la vie, en voyant que mon enfant a des vertus qui lui suffiront sans moi pour le guider au milieu des écueils et des malheurs de cette terre."

La fermeté d'Alphonse, qui avait résisté à toutes les autres émotions, était vaincue par la présence de son père, et par la pensée du péril auquel il venait de se livrer ! Alphonse pleurait, la tête penchée sur le sein paternel.

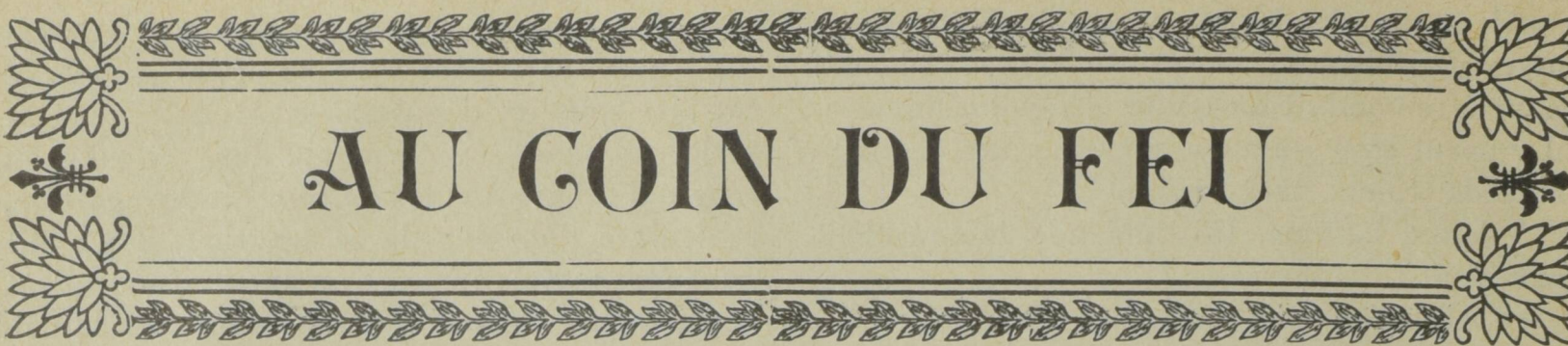
Ce tableau excita des transports ! car parmi ces hommes enivrés et rendus féroces par le sang qui coulait chaque jour sous leurs yeux, il y en avait encore quelques-uns dont le cœur n'était pas entièrement fermé à tout sentiment humain ; et, même chez les plus endurcis, il existait une telle versatilité que, parfois, un geste opportun, un acte imprévu, une parole heureuse suffisait pour les faire changer de volonté, et passer même d'un excès à un autre.

Un murmure d'abord, puis un cri général se fit entendre dans la salle ! " Sauvez-les ! Sauvez-les ! " Plusieurs des juges eux-mêmes étaient émus ; ils entraînaient les autres, et le comte de P... fut mis en liberté avec son noble et intéressant enfant.

L'abbé MILOT.

HEUREUX D'AVOIR ÉTÉ MALHEUREUX

Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu et de pouvoir se dire, le soir, dans son examen : " Allons ! mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus-Christ ; tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec lui ! " Oh ! quel trésor pour la mort ! Il n'y a que les croix qui nous rassureront au jour du jugement... Quand ce jour viendra, que nous serons heureux de nos malheurs, fiers de nos humiliations, et riches de nos sacrifices ! — Bx CURÉ D'ARS.



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

RÉBUS NO 42

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Can.

N. B.— Plusieurs personnes nous ont fait parvenir toutes les réponses justes de juillet trop tard pour pouvoir être insérées dans notre numéro du mois d'août, cette livraison ayant été mise sous presse dans la deuxième semaine d'août. Nous croyons de notre devoir de publier ici leur nom et de les admettre au tirage pour les prix du mois d'août.

Ont envoyé toutes les réponses justes du concours de juillet : Mlle Bernadette Talbot, 32, ave Bougainville, Québec ; M. L.-P. Leclerc, E. E. M., Loretteville ; M. Remi Brulé, Rigaud, P. Q., ; M. Charles-Emile Delage, St-Basile, Portneuf ; Mme L.-P. Pelletier, St-Ulric, Matane ; Capt. F.-X. Simard, St-Cyriac, Chicoutimi ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester ; Mlle Marie-Anna Doyon, St-Frédéric, Beauce.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOÛT

DEVINETTE

Les lettres qui arriveraient les dernières sont A et B, parce qu'elles sont devancées (devant C).

CHARADE

O — des — sa — Odessa.

LOGOGRIPHE

Table — étable.

EGNIME

Les do'gts — la plume — le papier — l'encre — le journal.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

Mot à Mot : La — Fort — t'hune — tour — NE — t'houx — A lave ANTAGE — deux CEUX — Kel — fa — VO rit — ZE.

Nous avons reçu près d'une soixantaine de réponses à peu près bonnes; elles sont cependant incomplètes dans la solution de l'énigme, Plusieurs ont répondu : *la bonne presse* ; d'autres *un livre, une plume* ou encore *l'écrivain*. Ce n'est pas suffisant.

Six personnes seulement nous ont envoyé toutes les réponses exactes : M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac Edouard ; M. Grégoire Leclerc, Casier 181, La Tuque ; Mlle Juliette Anctil, St-Pamphile, L'Islet ; Mme E.-A. Bois, Ste-Anne de la Pocatière ; M. Frédéric Vanier, St-Jérôme, Terrebonne ; Mlle Maria Drolet, Inst., Ancienne-Lorette.

Le sort a favorisé : Mlle Anctil et M. l'abbé Leclerc.

CONCOURS No 52

DEVINETTE

Écrivez "herbe sèche" en quatre lettres.

CHARADE

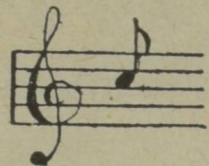
Mon premier est un nombre ; mon deuxième un quadrupède ; mon troisième un liquide ; et mon tout une ville de France.

ENIGMES

Dans ce tout de cinq pieds par un charme
(trompeur,
Combien de malheureux poursuivent des
(chimères,
Désapprennent le bien et les devoirs austères
Pour tomber dans l'abîme en courant au
(bonheur.

Pour se garantir des filous
On me met souvent en usage ;
L'avare ainsi que le jaloux
De son trésor me croit le gage.
Je trouve partout de l'emploi,
A me connaître l'on s'applique,
Et jamais personne sans moi
Ne pourrait savoir la musique.

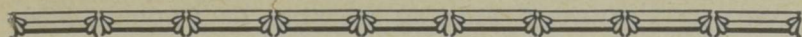
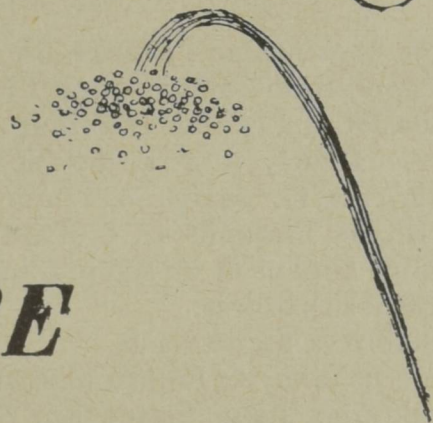
REBUS NO 43



TAR

C

RE



Les livres

De saint Louis à Napoléon par GUY D'AVELINE. Avignon, Aubanel frères, éditeurs. Vol. in-8 couronne. Prix broché : 5 francs 35.

Le livre de Guy d'Aveline, dont les romans historiques ont tant de succès, vient ajouter une unité, et non des moindres, à la liste déjà longue des ouvrages de cet auteur si goûté. En des récits écrits d'une plume alerte et facile, Guy d'Aveline nous transporte tour à tour en Vivarais, en Dauphiné, en Provence, en Roussillon, en Navarre, en Touraine, pour nous faire assister à des scènes étranges et fantastiques parfois, qui ont pour théâtre ces vieux manoirs du Moyen Age, témoins de tant de rivalités, de tant de ruines et aussi de tant d'actes de vertu et de dévouement. Les sujets empruntés à la vie mystérieuse des châteaux du temps jadis, le cadre où se déroulent les événements, le caractère moyenâgeux des personnages et des faits, l'étrangeté des incidents et des épisodes, tout concourt à piquer la curiosité du lecteur dont l'imagination se meut dans un monde extraordinaire. Ajoutons que l'auteur présente ses récits dans un style personnel difficilement imitable, et qui reproduit avec une incomparable fidélité l'alliance de la langue et de la couleur locale. Cette dernière qualité, qui est un don aussi rare qu'il est appréciable, est une des caractéristiques de cet attachant ouvrage.

La confession par le R. P. EHRHARD. Avignon, Aubanel frères. Vol. in-18 de 112 pages. Prix : 1 franc 15 franco.

L'auteur de tant d'opuscules de propagande sur les vérités fondamentales de la religion a traité l'origine divine de la confession avec sa science, sa clarté et sa conviction coutumières. Apôtre avant tout qui tremble pour le salut des âmes, il expose dans son livre tout ce qu'il y a à dire de l'origine divine, des bienfaits et de la nécessité impérative de la confession ; suivant son habitude il réduit à néant les objections suscitées par l'orgueil et la mauvaise volonté. Son livre est à mettre entre toutes les mains ; adversaires et pratiquants le liront pour leur plus grand avantage.

Prêtres... demain

Enfants, je vous ai vus, troupe émue et surprise,
Vous amuser ensemble autour de votre autel :
Vous aviez converti votre chambre en église,
Un gros livre en missel.

C'était à qui pourrait agiter la clochette,
A qui saurait le mieux manier l'ostensoir,
Trouver le meilleur vin pour remplir la burette,
Allumer l'encensoir...

Je jouais comme vous, enfants, dans ma jeunesse
Dieu daigna me parler : tout ému, je revois
L'autel où, comme vous, je célébrais la messe,
Où j'entendis sa voix.

Devant le tabernacle ou dans nos sacristies
Dieu frappe à votre porte et, malgré votre émoi :
"Soyez, dit-il, mon prêtre et mon semez d'hosties,
Mon enfant, suivez-moi !"

Vous aimez votre jeu : la grâce vous y pousse ;
Goûtez-en longuement les célestes attraits ;
Que tour à tour chacun de sa voix la plus douce
Dise : "ORATE FRATRES".

Maintenant que la paix à la guerre succède
Et qu'autour des autels vibre le TE DEUM,
Chantez donc, appelant le Seigneur à votre aide :
"DOMINUS VOBISCUM".

Élevez en vos mains l'Hostie et le Calice :
Les méchants près de vous hurlent leurs cris d'enfer ;
Même en vous amusant offrez le sacrifice ;
Chantez : "PATER NOSTER".

Sacrifice — le mot n'est pas une chimère :
La douleur nous écrase en son terrible étau :
Enfants, remarquez-vous les pleurs de votre mère ?
Priez au "MEMENTO"...

Le soldat, quand la balle a troué sa poitrine,
De suite est remplacé par un autre soldat :
Vous nous remplacerez : votre voix enfantine
Dira : "SURSUM CORDA !"

Vos lèvres aujourd'hui bredouillent en sourdine
Un latin mélangé d'étranges ORÉMUS ;
Mais un jour, pour de vrai, vous frappant la poitrine,
Dites : "NON SUM DIGNUS !"

Entre vos doigts tremblants vous tiendrez l'humble
[Hostie
Et Dieu pour obéir à votre ultimatum,
Changera ce pain blanc en son Eucharistie :
"HOC EST CORPUS MEUM".

Un jour vous serez prêtre : ah ! vous n'y pouvez croire !
Regardez bien : c'est vous qui, d'un pas ralenti,
Passez et repassez, portant le saint Ciboire :
"CORPUS JESU CHRISTI".

Votre messe est un jeu ; mais il en est une autre !
Ce simulacre vain n'en est qu'un spécimen :
Enfants, ouvrez à Dieu qui cherche un cœur d'apôtre
Et répondez : AMEN !"

L. DETREZ.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAU

No 1

PREMIÈRE PARTIE

CHARYBDE

CHAPITRE PREMIER

LA VILLA DE TULLIUS CICERO

— A propos, mon cher Cecilius, j'oubliais de vous demander où en sont les travaux du Capitolium.

— Mon cher Dipilus, ils avancent avec une rapidité extraordinaire. C'est la chose de l'Empereur ; il a voulu, vous le savez, que toute la dépense du temple de Jupiter fût sienne, et il ne ménage pas les ouvriers. L. Vestinus en est le directeur très zélé. La première pierre a été posée l'an passé, à quelle date, ma fille ?

— Le onzième jour des kalendes du mois d'août, père(1).

— Voilà donc neuf mois, presque jour pour jour. Eh bien, l'édifice s'achève ! On a gardé l'ancien plan comme le prescrivaient les pontifes, le plan étrusque : trois sanctuaires parallèles avec une seule façade, dans l'ordre corinthien. Mais les proportions sont plus vastes, la hauteur plus considérable. On terminait, il y a huit jours, le fronton avec sa décoration d'aigles ; et le quadrigé de bronze doit être posé incessamment.

— Bien travaillé, fit négligemment un grand jeune homme brun qui se trouvait à côté de Dipilus. Et que disent les patriciens des débuts de l'Empereur ?

— Mon cher Polybius, les nobles patriciens applaudissent très haut. Comment en serait-il autrement ? Depuis deux ans qu'il est revenu en Italie, Vespasien a déjà créé quatre cents familles ayant titre sénatorial, et, dans son entourage, on annonce ouvertement qu'il ira jusqu'au millier. Les vieilles familles sont ainsi encastrées, noyées, dans un agrégat solide de couches nouvelles, profondément dévouées aux Flaviens.

Certes on ne se gênait pas, ces jours-ci, pour faire remarquer que les monnaies d'or viennent de subir une curieuse dépréciation de quarante millièmes, alors que, jusqu'à présent, malgré une diminution de poids, le titre n'avait pas varié : d'où les moqueries

que vous devinez contre l'avarice du prince ; mais c'est une opposition factice dont l'Empereur n'a cure. Et, ma foi, il a raison. D'autant que parmi les nouveaux sénateurs, il y a des noms illustres : Publius Agricola(1), Arrius Antoninus(2), Annius Verus(3), Ulpus Trajanus(4), et d'autres encore.

Caïus Julius Dipilus fit un signe. L'intendant s'approcha et reçut des ordres.

On touchait à la fin du repas.

Autour de la table de bronze incrusté d'argent il n'y avait que deux lits se faisant face. Sur le premier se trouvait accoudé le maître de la maison, bien connu à Pompeia pour sa fortune et l'ancienneté de sa famille : gros homme rougeaud, à l'air bon enfant, aux yeux bridés, avec de la malice dans le regard. A sa droite, son fils, un beau garçon de vingt-cinq ans, de teint mat, dont les yeux noirs avaient un éclat métallique : vrai type de la race indigène, carré comme un Osque, nonchalant comme un Campanien, mais dur d'aspect.

Sur l'autre lit, les hôtes de Dipilus : le chevalier Marcus Verus Cecilius, romain de Rome, et sa fille Vera.

Les deux pères avaient fait connaissance à Rome. Au bord de la via Sacra, entre les deux Janus, sur l'étroit espace bordé par ces deux petits arcs aux quatre portes, les financiers se réunissaient assidûment. C'était encore le foyer des opérations de Bourse et des jeux de hasard. Bien que la force impériale, en se réservant les pouvoirs judiciaires et le gouvernement des provinces, eût diminué dans une énorme proportion l'importance et le champ d'action des chevaliers, ceux-ci n'en continuaient pas moins leurs spéculations, regimbant sourdement contre la compression administrative, et toujours en quête de débouchés nouveaux et de nouveaux bénéfices.

Cecilius était un des premiers de leur Ordre. Sa longue expérience des affaires, ses succès éclatants, ses richesses considérables en avaient fait peu à peu l'arbitre du marché. Bel homme, d'allure fière, il attirait à lui la foule des riches que tentaient les bons placements et les fructueux dividendes. Patriciens dont la fortune avait échappé à la cupidité des Césars, affranchis engraisés de spoliations et

(1) Beau-père de l'historien Tacite

(2) Aïeul de l'empereur Antonin.

(3) Aïeul de l'empereur Marc-Aurèle.

(4) Père de l'empereur Trajan.

(1) 22 juillet.

d'assassinats, fils de famille joueurs et prodiges, bourgeois des provinces de l'Italie favorisés par d'heureuses combinaisons, venaient à lui au Forum pour escompter les chances du jeu ou discuter les transactions...

Les informateurs de Cecilius l'avaient renseigné sur les écus de Dipilus le Pompéien. Si leur origine prêtait aux médisances, du moins leur masse allait s'accumulant. N'était-ce pas l'essentiel? — Qu'importaient donc au financier les accaparements de blés dont parlait la malignité publique? Le négoce même, où s'était passée la vie du provincial, ne lui semblait plus méprisable du moment que cet or était vrai!

Leur première rencontre datait de trois mois. Cecilius avait eu la bonne fortune de rendre service à son nouvel ami en lui donnant des indications précieuses sur les mouvements prévus en Bourse et lui avait fait réaliser, de ce chef, un sérieux bénéfice à la hausse. Depuis, ils s'étaient revus plusieurs fois. Reçu dans la somptueuse demeure de l'Aventin, Dipilus y avait connu la fille du chevalier, dont le charme et la distinction le surprenaient, habitué qu'il était aux carnations brunies et au sans-*façon* bourgeois des Pompéiennes. Peu à peu, prenant son point d'appui sur l'intérêt que lui témoignait Cecilius, il avait rêvé d'allier leurs deux familles. Les situations se présentaient analogues : tous deux veufs, n'ayant qu'un enfant, possesseurs de capitaux qu'on pouvait unir dans de communes et fécondes opérations? Polybius était jeune et beau; les années d'instruction passées à Rome l'avaient affiné, dressé aux usages courtois du patricien; il devait plaire à la jeune fille. Bref, un soir qu'ils revenaient ensemble des deux Janus, Dipilus s'en était ouvert avec abandon au chevalier. Celui-ci, loin de le rebuter, avait paru touché de cette marque de confiance. Dipilus avait alors vivement insisté pour que les Romains vinsent le voir à sa demeure de Pompeia. Tous les ans, au milieu d'avril, Cecilius quittait Rome pour quatre à cinq mois, et venait habiter avec sa fille, et pour elle, leur villa d'Herculaneum. C'est de là qu'il dirigeait ses affaires pendant l'été, ne retournant à la Capitale que pour les fins de mois ou les circonstances importantes.

Il avait promis à Dipilus de lui rendre visite et de dîner chez lui avec sa fille un des premiers jours qui suivraient leur arrivée et, ce soir-là, réalisait sa promesse.

Rapidement les esclaves avaient débarrassé la table pour y déposer les fruits du dernier service : grenades de Carthage vermeilles comme des roses, dattes d'Égypte et bananes de Nubie. Puis, sur le buffet de bois de citre aux pieds d'ivoire, ils avaient été prendre de délicieuses coupes, où les scènes de vendanges étaient ciselées dans l'argent, et les avaient déposées devant chaque convive. Alors, solennel, l'intendant s'avança, porteur d'une amphore poussiéreuse.

— Mes chers hôtes, fit Dipilus d'une voix émue, voici l'un des meilleurs flacons de ma cave. C'est un vieux vin de Pompeia, recueilli et cuit sous le qua-

trième consulat de T. Claudius et le troisième de Vitellius. Il a vingt-cinq ans d'amphore. Je vous l'offre, à vous tout d'abord, pour fêter votre première visite, prélude de beaucoup d'autres, j'en ai l'espérance; et je l'offre aussi à notre cher Polybius, qui va, cette année, se présenter dans notre cité aux élections, pour la charge d'édile. Puisse-t-il y réussir!

Cecilius, avec une parfaite bonne grâce, se tourna vers le jeune homme.

— Votre père nous fait là une agréable surprise. Nous joignons nos vœux aux siens. Que Vénus Pompeia, la patronne de la cité, vous soit propice!

Et levant sa coupe remplie d'un vin jaune comme l'ambre, il la vida d'un trait.

Le jeune homme s'inclina.

— Je remercie Verus Cecilius et sa noble fille. Que Bacchus, le dieu de nos pampres, les protège dans leur séjour auprès de nous!

— Quand auront lieu vos élections?

— Régulièrement elles devraient avoir lieu au mois de mars, et l'entrée en charge aux kalendes de juillet(1); mais les contestations qui se sont élevées ici, à la suite du tremblement de terre d'il y a neuf ans, entre les particuliers et la commune, ont suscité tellement de difficultés qu'on a décidé cette année de surseoir aux élections, tant que l'envoyé de l'Empereur n'aura pas jugé les conflits.

— Qui l'Empereur envoie-t-il?

— Un tribun que vous connaissez peut-être : Titus Suedius Clemens.

— Je le connais en effet. C'est un des actionnaires de la Société danubienne pour les transports de terre et de mer. J'ai eu avec lui jadis d'assez fréquents rapports, lorsqu'il n'était encore que centurion primipilaire; et si mon crédit peut vous être utile auprès de sa personne, je vous en assure très volontiers.

— Je ne le refuse pas. La façon dont seront rendus les jugements peut me faire beaucoup d'amis ou d'ennemis. Et s'il faut en croire votre prédécesseur dans cette villa, le grand Tullius Cicero, il est plus facile de devenir sénateur à Rome qu'édile à Pompeia.

— Voilà qui est entendu.

— Quels sont vos concurrents? demanda la jeune fille.

— Jusqu'ici nous sommes trois candidats: Casellius Marcellus, propriétaire rural, Epidius Sabinus, qui est avocat de la commune dans les litiges dont je parlais, et moi. On parle aussi de Cuspius Pansa, riche orfèvre de la rue Consulaire.

— Les attributions de vos édiles, sont je pense, en petit, celles des édiles romains.

— Tout à fait. Ils ont le soin des bâtiments et travaux publics, de la police, de la vente des blés, des jeux et se partagent ces attributions. Dès demain commencera la lutte électorale par l'affichage au Forum de la liste officielle des candidats; mais l'élection n'aura guère lieu avant le début de juin.

(1) 1er juillet.

— Quelles sont les conditions du succès ?

— Nous avons six sections de vote. Il faut dans la majorité des sections être l'un de deux premiers élus.

De nouveau les coupes furent remplies et vidées.

— Maintenant, proposa Dipilus, nous pourrions aller prendre l'air sur la terrasse ou dans le xyste. La soirée est toute belle, il faut en jouir à notre aise.

Il fit alors la dernière libation.

Vera, qui suivait, même en Campanie, les usages de Rome, se fit rechausser par une esclave. Et l'on se leva pour sortir.

La villa de Dipilus était celle-là même que Tullius Cicero avait fait construire et orner un siècle auparavant. Après l'assassinat de l'illustre orateur, son *Pompeianum* avait passé en diverses mains pour devenir enfin la propriété du négociant enrichi. Ce dernier en avait respecté le plan et l'ornementation ; mais il en avait renouvelé l'ameublement, après y avoir exécuté les réparations nécessaires.

C'est ce qu'il expliqua brièvement avant de quitter le *triclinium*(1).

— J'ai dû dépenser près de cinq cent mille sesterces(2) pour les seules réparations. Et je comprends maintenant que mon illustre prédécesseur ait trouvé maigre la subvention de quatre cent mille que le Sénat lui alloua, à son retour d'exil, pour réparer sa chère villa de *Tusculum*, qui était bien deux fois plus riche que celle-ci. Les peintures de chasse qui décoraient cette salle ont été faites sur mes indications par un artiste Alexandrin.

Il s'effaça pour laisser passer ses hôtes. La porte du *triclinium* donnait accès sur une galerie dont les parois étaient revêtues de mosaïques. A travers une large baie ouverte sur la terrasse, se développait l'attrayante perspective des jardins que les peintures dont était recouvert le mur de fond prolongeaient étonnamment.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise :

— Oh ! le joli coup d'œil !

Le jardin de Dipilus avait pourtant souffert du mauvais goût du parvenu. Les lourds aloès, les gros iris, les pavots, faisaient tort aux roses de Paestum dont il entretenait jalousement une rare collection. Les statues et les vases, multipliés sans discrétion, encombraient les parterres. Une fontaine, décorée avec excès, ruisselait au loin sur les degrés de marbre. A distance, l'ensemble gardait un air de richesse et de fraîcheur qui séduisait Vera. Son exclamation ravit le gros négociant.

— Eh bien, dit-il, allez donc admirer de plus près ! Polybius vous en fera les honneurs.

Le jeune Pompéien ne se le fit pas dire deux fois, et, suivi de sa charmante compagne, gagna l'escalier du jardin.

Les deux hommes restèrent sur la terrasse. De vastes sofas montés sur bronze en garnissaient les murailles : ils s'y étendirent avec complaisance.

Un fin sourire entr'ouvrit les lèvres de Cecilius.

— Devant ma fille, dit-il, je ne pouvais mettre le point sur l'i. Les travaux du Capitolium auront été pour Vestinus le Gaulois l'occasion d'un lucre magnifique. Il est à la fois directeur et entrepreneur ; connaissant, comme tout le monde, l'avarice du nouveau César, il a craint que ce dernier ne voulût reconstruire l'édifice sur un plan de rabais. Or les aruspices devaient être consultés sur la volonté des dieux : le malin a eu soin de leur huiler la voix convenablement, et les dieux ont demandé l'agrandissement de l'ancien temple, et que rien ne fût négligé pour une splendide restauration. Mon Gaulois gagnera de fortes commissions sur les importations de bois et de pierre et sur le travail des artistes, qu'il a choisis à condition qu'il retiendrait 20% du salaire convenu. L'Empereur paie devis et salaires, et Vestinus absorbe la différence. Décidément les Grecs sont dépassés, le Nord l'emporte sur le Midi !

Dipilus rit bruyamment.

— Pas mal sans doute ! Mais comment savez-vous cela, mon cher Cecilius ? Vestinus n'a pas dû s'en vanter en public.

— Certes, non. Mais j'ai parmi les aruspices d'excellents amis qui m'ont mis au courant de la chose. Vestinus est un homme politique qui veut jouer à l'Agrippa et supplanter Mucianus dans la confiance impériale. Or, c'est un financier véreux. S'il prend de l'influence à la cour, il peut nous rendre les affaires très pénibles. Aussi l'ai-je à l'œil pour lui lancer, en temps voulu, son scandale dans les jambes, et je le tiens déjà de deux côtés.

— C'est de bonne prévoyance.

Les jeunes gens venaient d'entrer dans le xyste. Dipilus les suivit un instant des yeux. Avec sa chevelure blonde, relevée par une bandelette blanche, et sa tunique de soie bleue bordée de pourpre, dont les courtes manches entr'ouvertes étaient retenues par des boutons de cristal, Vera était souverainement gracieuse. Et près d'elle Polybius, en toge blanche serrée à la taille, avait un air radieux d'Apollon protecteur.

— Votre jardin, remarqua Cecilius, me paraît en élévation par rapport au terrain qui l'avoisine.

— En effet. J'ai, de même que mon voisin le grec Diomède, une crypte creusée sous les portiques, et qui me sert de magasin pour mes blés. Je vous ai déjà raconté, je crois, à Rome, que presque toute ma fortune s'est faite dans les céréales. J'ai d'abord, je ne m'en cache pas, commencé petitement, dans une maison du quartier des théâtres, où je tenais boutique. J'ai employé mes premiers bénéfices à multiplier les boutiques dans tous les quartiers : j'ai ensuite affermé assez régulièrement les achats de la ville pour les distributions gratuites. J'y ai joint, il y a une dizaine d'années, les prêts en argent dans d'excellentes conditions. Depuis six ans je suis propriétaire de cette villa. C'est mon fils qui s'occupe du commerce des blés avec nos affranchis ; et je me consacre tout entier aux affaires de spéculation dont vous êtes maintenant, mon cher Cecilius, le très apprécié conseiller.

(1) Salle à manger des Romains.

(2) Environ 110.000 francs.— Notons une fois pour toutes la valeur moyenne du sesterce : vingt-deux centimes.

— J'admire, cher ami, votre courageuse persévérance. Je ne croyais pas possible d'élever une aussi grosse fortune dans le cadre restreint de Pompeia.

— Il est vrai que j'y fus aidé par de bonnes relations. A Puteoli j'avais pour intime le préposé aux douanes. Mes blés arrivaient directement d'Afrique et bénéficiaient d'une déclaration de tonnage fictive toujours admise. Jamais on ne m'a envoyé, à bord, de mesureurs ; mais je donnais à mon ami la récompense qui convenait. De même ici pour l'octroi : le plus souvent j'ai reçu mes marchandises la nuit, de connivence avec les édiles : la commission n'était pas élevée. J'ai pu ainsi accumuler dans mes réservoirs des grains qui me revenaient à bon compte. Les années de cherté j'attendais paisiblement l'instant favorable ; les prix montaient parfois jusqu'à dix ou douze sesterces par *modius*, alors que mon prix de revient était de trois ou quatre. Les années ordinaires je mettais à profit le procédé classique de la hausse : je faisais acheter à prix fort par mes affiliés. Tous les cultivateurs vendaient. Quand j'étais devenu maître du marché, je faisais mon prix à moi. Il fallait bien y passer.

Cette cynique confiance d'un fraudeur que le bon vin mettait en verve ne sembla pas émouvoir Cecilius qui, jouant avec sa bague, reprit d'un ton narquois :

— Quand j'étais en Asie nous allions plus vite en besogne. Il est vrai que j'étais alors sous-directeur d'une grande Compagnie fermière des impôts indirects, et que le procureur de la province était lui-même un chevalier, très attaché à notre Ordre : un de vos compatriotes, Publius Afrenus. Nous arrivions dans certains endroits à toucher trois fois la dîme. Avec deux de ces trois dixièmes nous remplissions nos greniers à Rome. Et lorsque le Sénat exigeait des provinciaux les suppléments ordinaires, nous commencions par toucher du trésor public la somme pour laquelle nous avions soumissionné l'entreprise ; puis, le cours du blé étant d'ordinaire supérieure au prix de l'administration, au lieu d'acheter nous donnions le blé de nos greniers et nous obligeons les laboureurs à livrer. Ceux-ci, épuisés par la levée de la dîme, n'ayant quasi plus rien, s'adressaient à nous pour fournir le blé de l'impôt à leur place, et nous le payaient grassement. D'où bénéfice des deux côtés. Voilà, mon cher Dipilus, les opérations lucratives.

Il est vrai qu'elles deviennent de plus en plus difficiles avec la surveillance de l'Empereur. Et, par Jupiter, c'est tant mieux ! Avec l'âge bien des choses changent d'aspect. J'ai beaucoup voyagé. Partout les spéculations sur les grains ont été si fréquentes, si terribles, que les campagnes sont dépeuplées et retombent en friche. Partout la grande propriété foncière tend à se reconstituer au détriment de la petite culture, et, par suite, des vrais intérêts de l'État. C'est ailleurs qu'il faut tourner ses efforts, c'est sur d'autres voies qu'il convient d'orienter les initiatives de la Finance, si l'on veut se montrer homme d'État en même temps que spéculateurs avisés.

Dipilus fixait avec étonnement ce noble Romain au profil énergique, aux traits durcis, qu'on eût dit taillé dans un marbre aux tonalités pâles, et qui détachait nettement ses phrases comme des ordres.

Cecilius baissa la voix.

— Et à ce propos, mon cher, j'aurai prochainement une merveilleuse affaire à vous proposer. Je suis chargé de mettre en actions une mine d'or extraordinairement riche, découverte en Arménie ces temps derniers. Au moment où les monnaies ont perdu de leur poids, c'est un événement qui fera sensation et qui rapportera au delà de tous calculs. J'ai pensé à vous d'abord.

Dipilus eut un geste étrié et ses yeux clignèrent.

— N'ayez crainte. Une assemblée générale des actionnaires réglera tous les détails de l'exploitation, dont je me porte moi-même garant. Inutile de vous dire que je mets là une grosse part de ma fortune personnelle. Nous nous arrangerons, si toutefois il vous plaît, pour être maîtres de la majorité des parts.

— Et l'Empereur ?

— L'Empereur n'a rien à voir dans les affaires privées des citoyens. Nous marcherons sans sa garantie... et sans ses prélèvements. Cela n'en ira que mieux. Oh ! je sais bien que Flavius Vespasianus est fils d'un usurier et petit-fils d'un commis aux recouvrements ; et lui-même, pendant son proconsulat d'Afrique, fut un spéculateur acharné, par tous les moyens. Il s'y ruina d'ailleurs, et c'est au retour qu'il fit ce fameux commerce de mules et de chevaux qui le couvrit de ridicule. Mais il a du front et rougit difficilement. Une fois maître du pouvoir, il fallait s'attendre à ce qu'il fit argent de tout. Nous verrons. L'Ordre est là, et, tout déchu qu'il est de son antique splendeur, il peut encore parler haut quand il veut. En tout cas, mon cher Dipilus, fiez-vous à moi. Je ne suis pas un sot et je n'ai aucun goût à me faire presser après le travail comme une éponge. S'il était nécessaire, d'ailleurs, on gagnerait l'entourage du César. Et j'y serais aidé par son fils.

— Par Titus ?

— Oui.

— Vous le fréquentez donc ?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Je me suis trouvé en rapports avec lui à l'occasion de la campagne de Judée. Il était en route pour Rome, où il espérait que l'empereur Galba l'adopterait. J'étais allé au-devant de lui à Corinthe, pour voir quelles étaient les fournitures militaires dont l'armée aurait besoin et dont je voulais affermer la livraison. C'est là que nous apprîmes l'assassinat de Galba, l'élection d'Otho par la garde impériale, et la révolte de Vitellius. Le prince me demanda conseil. Je connaissais bien Otho et Vitellius, pour leur avoir maintes fois avancé de grosses sommes : deux lâches, deux imbéciles, jouets de la soldatesque, et qui ne pouvaient durer. Mieux valait avoir pour César le ladre mais vigoureux Vespasien. Je fus assez heureux pour en convaincre le jeune tribun, et, six mois après, les soldats de Judée proclamaient leur chef maître de l'Empire. Titus m'est toujours resté reconnaissant de mon conseil : il a favorisé de tout son pouvoir

mes adjudications, m'a gratifié d'une part dans les dépouilles des Juifs ; et l'an passé, à la fin de juin, quand eut lieu à Rome, le triomphe solennel de son père, et le sien, et que tout le cortège impérial attendait au Capitulum la mort du captif Simon(1), il me fit sortir du premier rang des chevaliers et m'entretint quelques instants à haute voix. Vestinus faillit en crever de jalousie.

Un cri poussé dans le jardin l'interrompit. Près de la treille feuillue qui se développait au delà du grand jet d'eau, Vera venait de mettre le pied sur une tortue paresseuse : penché vers elle, Polybius, moitié sérieux, moitié plaisant, s'informait des conséquences de la rencontre ; et déjà elle riait aux éclats de sa méprise.

Cecilius, un moment inquiet, sourit.

— Cette enfant m'est plus précieuse que toutes les affaires des Compagnies. C'est l'unique souvenir qui me reste de ma chère femme : je l'ai élevée de mon mieux. Elle est jolie fille, intelligente et artiste. Encore maintenant le meilleur de ses loisirs se partage entre la lyre et les lectures des bons auteurs, et dans cette petite tête il y a plus de science et de bon sens qu'on ne le pourrait croire.

Puis, se penchant vers son compagnon :

— Votre fils ne me déplaît pas, et il semble que ma fille n'en a pas horreur. Ces jeunes gens se reverront et, s'il plaît aux dieux, ils s'uniront.

La face dilatée par un énorme sourire, Dipilus ne sut que répondre.

— J'espère en retour que vous serez, mon cher Dipilus, le premier et plus important actionnaire des mines d'Arménie. Puis-je compter sur vous ?

Flatté au plus haut point dans sa vanité de provincial à la pensée de pénétrer la haute société romaine et la Cour impériale, Dipilus inclina profondément sa grosse personne. Malgré lui, toutefois, sa prudence matoise laissa échapper le cri du cœur.

— Oui, mon cher chevalier, pourvu que des garanties me soient données.

Cecilius se redressa sur le sofa.

— Puis-je vous donner, mon cher, meilleure garantie que l'alliance de ma famille ? Et la dot de ma fille ne viendra-t-elle pas compenser, et au delà, l'apport de votre numéraire ?

Dipilus avait fait un faux pas ! Il le sentit et rougit, ce qui lui était rare. Heureusement Cecilius le tira d'embarras en continuant comme si de rien n'était :

— J'irai prochainement à Rome pour mettre efficacement sur le chantier la Société des mines d'Arménie. Jé vous réserve les deux cinquièmes des actions. Quant aux élections de Pompeia, je m'en charge. J'ai autrefois rendu service à Suedius Clemens. Il m'empruntait au taux légal de six pour cent l'an d'assez fortes sommes qu'il prêtait ensuite dans les provinces à trois et quatre pour cent par mois. Il m'en garde quelque obligation. Je lui parlerai de votre fils. Est-ce entendu ?

(1) Le plus noble des captifs était toujours immolé dans la prison Mamertine lorsque le triomphateur atteignait le temple de Jupiter.

— Comment donc, parfaitement, mon cher Cecilius. Vous mettrez ainsi le comble à vos bontés. Mais le temps fraîchit. Si nous rappelions nos enfants, nous pourrions achever la soirée dans ma bibliothèque.

Quelques instants après, Polybius et Vera étaient de retour sur la terrasse, les mains pleines de roses.

Le Pompéien y plongea son gros nez, tandis que le Romain se contentait de les respirer légèrement.

La jeune fille était tout animée.

— Eh bien, fit Dipilus, trouvez-vous encore mon jardin joli ?

— Oui certainement, fort joli, mais...

— Mais ?

— Bien des choses ont dû m'échapper, car nous avons disputé.

— Oh ! oh !... et peut-on savoir ?...

Vera regarda Polybius en le menaçant de son doigt menu :

— Tant pis, ce sera la punition de votre épicurien de fils. Imaginez-vous qu'à propos de roses et de parfums, il s'est lancé à corps perdu dans un éloge dithyrambique du seul plaisir, de l'unique volupté, reine et maîtresse des cœurs. Rien que cela ! Fi du devoir, fi de l'honnêteté ! ce sont là vieilles conceptions de stoïciens. Du moment qu'on s'amuse, qu'on jouit, sans compter avec les pièces d'or, on est pleinement heureux ! Et voilà ce que les philosophes et l'expérience ont enseigné à Caius Julius Polybius de Pompeia !

Les trois hommes prenaient un plaisir évident, chacun le sien, à cette attaque juvénile. Polybius, les yeux brillants, goûtait la joie d'être blâmé par celle que déjà il admirait ; Dipilus, soulevé sur le coude, approuvait la conviction, l'entrain, le geste ; et Cecilius, paternellement fier, souriait.

— Alors, tel n'est pas ton avis, ma fille ?

— Certes non, tu le sais bien, père. Quel mérite y a-t-il donc à satisfaire jusqu'à la satiété les réclamations des sens ? Et que devient, à ce compte, la formation supérieure de l'esprit ? Un Vitellius matérialisé peut-il goûter le doux parfum des *Bucoliques*(1) ? Et l'égoïsme, exaspéré par l'incessante recherche du plaisir, peut-il fleurir le dévouement aux autres et à l'État ? Pour moi, je tiens qu'il n'y a pas de valeur sans effort, et je ne regarde pas comme une privation de sacrifier le mieux du corps au bien de l'âme.

— Très bien, très bien, s'écria Dipilus. On croirait entendre une éloquente citation du *De Officiis* de Tullius Cicero. Vous n'ignorez pas — et son ton se fit prétentieux — que c'est ici même qu'il composa son divin traité des *Devoirs*.

— Mais justement, reprit Vera. J'ai dit à Polybius que ma thèse était celle du grand orateur. Il a osé me soutenir que non.

— Ah ! par exemple ! Ma belle enfant, Polybius n'y entend rien du tout.

Cette fois le jeune homme se sentit piqué. La vulgarité de son père lui était journalièrement trop

(1) Un des chefs-d'œuvre du poète latin Virgile.

— Vous l'avez dit, de Tillius Cicero. Comment, dans cette villa qui fut sienne, où il reçut tant d'amis illustres, dans cette salle où certainement fut sa bibliothèque, où sa plume laborieuse écrivit d'un bout à l'autre ses trois livres des *Devoirs*, comment ne pas donner la place d'honneur aux œuvres d'un pareil maître? Tout y est. Vous avez là tous les discours, tous les traités de philosophie, toutes les lettres qui ont été publiées.— Mais surtout, ici, au centre, dans cette cassette d'or fermée à clef, je possède — et sa voix se fit tremblante — l'original même du *De Officiis*.

— Est-ce possible?

— Lui-même. Je l'ai acheté aux héritiers pour deux cent mille sesterces.

Vera eût préféré que ce détail vaniteux ne fût pas étalé.

Elle affecta de ne pas le relever et déclara d'une voix impatiente :

— Quelle chance ! Nous allons vérifier sur l'original même les affirmations de Polybius !

Le gros homme tira de son sein une petite clef d'or et ouvrit solennellement la cassette. Elle contenait trois rouleaux préservés par une gaine de soie blanche.

— Ce manuscrit date de l'an 711(1). Quel rouleau voulez-vous voir, ma chère enfant?

— Je crois que c'est à la fin qu'il est question d'Épicure. Voyons le troisième livre?

Elle le saisit avec empressement et respect, et le déroula lentement.

— Il y a des passages probants où le nom d'Épicure n'est pas prononcé. Mais il doit y en avoir d'autres où il se trouve. Un au moins...

Son doigt suivait les colonnes. Il arrivait presque au bout lorsqu'il s'arrêta brusquement.

— Tenez, dit-elle à Polybius. Lisez-nous ces lignes.

Moitié content, moitié vexé, le jeune homme récita tout haut :

“ *Les disciples d'Aristippus nommés Cyrenaïci, et ceux qu'on appelle Anniceri placèrent le souverain bien dans la volupté et prétendirent que la vertu n'était digne d'hommage qu'à cause des plaisirs qu'elle procure. C'est en ressuscitant ces vieilles erreurs qu'a brillé Epicurus, le défenseur et le père d'un système à peu près semblable. Contre de tels ennemis il faut, comme on dit, frapper de taille et d'estoc, si l'on veut défendre l'honnêteté et lui rester fidèle(2).* ”

— C'est très bien, il suffit. Etes-vous convaincu?

— Je l'espère, et je rends volontiers hommage à votre compétence.

Cecilius sourit.

— Tout est bien qui finit bien. Sur ce, mon cher Dipilus, voici le crépuscule. Si nous voulons être rentrés à Herculaneum pour la nuit, il est temps de renoncer aux charmes de votre hospitalité.

— Il m'en coûte beaucoup de vous quitter, mon cher chevalier. Heureusement, c'est un au revoir.

Il remit le rouleau dans la cassette, qu'il ferma soigneusement. Puis, de son pas lourd, il alla rouvrir

une des armoires, prit sur une tablette une élégante boîte de bois dur verni et sculpté, et revint vers la jeune fille.

— Je m'en voudrais, charmante Vera, de ne pas vous laisser un souvenir de votre première visite à ma villa. Puisque vous êtes si bien instruite des travaux du grand orateur, permettez-moi de vous offrir ceci. Dans cette boîte de micocoulier se trouve une copie minutieuse page par page, ligne par ligne, du manuscrit du *De Officiis*. Je l'ai fait exécuter par mon propre secrétaire. Acceptez-la, comme gage de notre affection.

Il avait à dessein accentué le mot. La jeune fille rougit tout à la fois de plaisir et d'émotion.

— Je vous remercie, noble Dipilus. Nul présent ne pouvait m'être plus agréable. Ce sera un souvenir permanent de votre cordialité, et... de notre première discussion, Polybius.

Le jeune homme sourit et ses prunelles lancèrent une flamme.

Ni l'un ni l'autre ne se doutaient des conséquences de ce geste intéressé.

Pendant qu'elle recevait d'une esclave la *palla* de soie blanche qui lui servait de voile et de manteau tout ensemble, Dipilus trouva moyen d'entraîner le chevalier vers le *tablinum* pour lui montrer de “ magnifiques peintures ”.— Tenace, vaniteux et... madré, pensa Cecilius ; c'est tout à fait le provincial enrichi ! — Sûr de sa fille, il suivit bénignement son ami et alla regarder, sans conviction (car il était médiocre connaisseur), les “ Douze petits Faunes ” verts et jaunes sautant sur la corde multicolore, et les “ Danseuses ” d'un modèle remarquable, drapées dans leurs peplums légers, aux teintes criardes.

Resté seul avec la jeune fille, Polybius fit semblant de l'aider à faire passer son voile sous le bras droit et à le ramener sur l'épaule gauche ; mais sa main tremblait malgré lui. Elle s'en aperçut, et n'eût pas été femme si elle ne s'en fût sentie charmée.

— Allons, lui dit-elle, sans rancune, n'est-ce pas ?

— Oh ! Vera, pourriez-vous bien supposer...

— Rien ; mais je vous propose de porter votre encens aux dieux protecteurs du devoir. Tant pis pour la déesse patronne de votre cité!

— J'essaierai. A vous voir, à vous entendre surtout je m'y sens encouragé. Revenez souvent : vous n'avez pas encore visité notre ville, elle en vaut la peine. Du haut de notre Forum triangulaire on jouit d'un splendide panorama. Vous qui êtes artiste, venez l'admirer.

— Je ne dis pas non. Dans quelques jours peut-être.

Les deux pères rentraient dans la galerie.

— Eh bien, ma fille, il est temps. Au revoir, mon cher Dipilus, et encore merci.

Les adieux se mêlèrent.

Les visiteurs franchirent le seuil de marbre, descendirent les degrés de pierre blanche et montèrent sur le char dont un affranchi contenaient difficilement les deux chevaux noirs. Au bas des portes, le long des boutiques, les gens du faubourg regardaient curieusement.

(1) 44 ans avant J.-C.

(2) *De Officiis*, livre III.

Un dernier salut, et la *rheda* s'ébranla, cahotée sur les lourdes dalles de l'avenue des Tombeaux.

Le soleil se couchait entre deux nappes de brune.

On eût dit un énorme essaim d'abeilles embrasées, suspendu à un mur sombre, dont il se détachait avec effort...

Maintenant, sur un ciel illuminé il glissait, lentement...

Et puis, au bout de la course radieuse, il se laissait envelopper, comme à regret, par le rideau gris qui barrait l'horizon.

Ils restaient silencieux, le regard fixé sur cette fin du jour. Lorsqu'au bout de la pente les feuillages eurent masqué la vue, Cecilius se tourna vers sa fille :

— Eh bien, te plaît-il ?

— Qui donc, père ?

— Mais lui, Polybius.

Elle serra sur ces épaules la mantille soyeuse et, blottie dans le fond de la voiture, elle murmura d'un ton rêveur :

— Peut-être.

(à suivre)

J.-W. Cantin

MARCHAND DE MEUBLES

446-448, rue St-Joseph

Téléphone 2319-w

QUÉBEC

FAIS TON DEVOIR

Pendant les jours néfastes de la Terreur, M. Guizot, père du ministre de Louis-Philippe, avait été dénoncé au Comité révolutionnaire. Cherchant un lieu de sûreté quelconque, il eut le malheur de rencontrer un gendarme, auquel on avait donné l'ordre de le faire arrêter. Cet homme était son voisin et n'avait nullement envie d'accomplir les ordres dont il était le mandataire ; mais laisser aller libre M. Guizot après l'avoir reconnu, c'était jouer sa propre vie. Les deux hommes se regardèrent, et si M. Guizot avait voulu passer outre, il aurait été libre de le faire, si grand était le respect que son caractère inspirait à son voisin. M. Guizot entrevoyait d'un côté la liberté, la sécurité pour lui-même, et de l'autre les risques et périls pour le gendarme. Il n'hésita pas.

“ Es-tu père de famille ? dit-il à l'officier.

— J'ai deux enfants, répondit l'autre.

— Fais ton devoir ! ” dit M. Guizot, qui se livra pour aller en prison, d'où il ne sortit que pour monter sur l'échafaud.

On sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'Eucharistie. Elle est humble, douce, mortifiée, charitable et modeste ; elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices.

Bx curé d'ARS.



FEU L'ABBÉ JOSEPH VALIQUETTE.—On le voit ici dans sa bibliothèque privée.

Le grand Concours de "l'Apôtre"

Notre Grand Concours est maintenant chose du passé. Un grand nombre de concurrents ont profité de l'aubaine qui se présentait, comme peut l'attester la liste des gagnants qui paraît dans une autre page de ce numéro. En tout, quatre-vingts prix sont accordés à autant de concurrents, et les chèques en paiement de ces prix sont déjà envoyés aux heureux gagnants.

Faisons un peu l'historique du Concours qui passionna tous ceux qui y prirent part. Le Grand Concours de *L'Apôtre* commença officiellement le 24 mars 1923. Il s'agissait de trouver des nouveaux abonnements à la revue, et un travail de toute beauté fut accompli par les Concurrents qui se dévouèrent à la bonne cause. Des abonnements arrivèrent de toutes les parties du Canada et des États-Unis, et nous présentons nos plus sincères remerciements à nos collaborateurs et collaboratrices qui nous ont aidé si généreusement. Le Concours fut un succès pour notre Revue, et notre circulation étant considérablement augmentée, nous permettra de présenter à nos lecteurs et lectrices, un magazine plus beau et plus volumineux.

Le casse-tête du Concours le LION intéressa une foule de concurrents, jeunes comme vieux, et dès l'ouverture du Concours, des milliers de réponses furent envoyées à notre Département. Une fois le casse-tête fait, il s'agissait de trouver quelques abonnements à *L'Apôtre*, et Concurrents et Concurrentes se hâtèrent de se qualifier.

Le Concours devait se clore officiellement le 16 juin, et de fait, aucune solution au casse-tête ne fût acceptée après cette date. Cependant, durant la vérification des coupons, un certain temps fût accordé aux Concurrents afin qu'ils se qualifient pour les Grands Prix. Une fois la vérification faite, il fallut bien se rendre à l'évidence qu'il nous était impossible d'accorder les Prix, à cause d'un certain nombre de Concurrents ayant la même réponse, c'est-à-dire, 5345.

Un casse-tête détail fût alors envoyé aux Concurrents qualifiés, mais celui-ci, tout en éliminant un certain nombre de Concurrents, ne décida rien. Un deuxième casse-tête détail fut alors soumis aux Concurrents qualifiés. Cependant, bien que ce deuxième casse-tête détail fut sans aucun doute beaucoup plus difficile que le premier, bon nombre de Concurrents arrivèrent encore une fois égaux. Comme nous recevions tous les jours un grand nombre de lettres demandant de donner les résultats, et demandant de ne plus soumettre de casse-tête, l'on fit un tirage des plus méritants pour les Prix, parmi les Concurrents qualifiés, et le résultat de ce tirage paraît dans une autre page. Les solutions des Concurrents qui avaient réellement un avantage dans le Concours furent mises dans un sac, et furent tirées à tour de rôle. Pour les derniers prix, il fallut faire un autre tirage parmi les Concurrents qui étaient arrivés moins bien dans le casse-tête.

Bien que nous soyons heureux de constater que le Concours a été pour la Revue un franc succès, nous éprouvons aussi des regrets de ne pouvoir récompenser tous ceux qui nous ont aidé à augmenter le chiffre de notre circulation. Cependant, nous espérons que ces Concurrents comprendront qu'il n'y avait que quatre-vingts prix, et que ces Prix ont été donnés de manière juste et équitable. De même que tous ne pouvaient remporter les premiers Prix, tous ceux qui prirent part à notre Concours ne pouvaient gagner des Prix.

L'Apôtre offre ses plus cordiales félicitations aux heureux gagnants, et exprime encore ses sentiments d'une inaltérable reconnaissance à tous ceux et celles qui lui ont donné un si généreux coup de main.

NOUS DONNONS LES RÉPONSES DES DIFFÉRENTS CASSE-TÊTE DANS UNE AUTRE PAGE

Notre Grand Concours

NOUS PUBLIONS CI-DESSOUS, LES NOMS DES GAGNANTS DU GRAND CONCOURS
DE " L'APÔTRE " ET LE MONTANT ACCORDÉ A CHACUN D'EUX.

PREMIER PRIX \$900.00

Madame Alphée Gagnon, C. P. 314, Québec.

DEUXIEME PRIX \$550.00

M. G.-B. Turgeon, 439, rue Wellington, Montréal.

TROISIEME PRIX \$325.00

M. J.-C. Prévost, Pointe-Claire, P. Q.

QUATRIEME PRIX \$200.00

M. Sinaï Rousseau, Thetford-Mines, P. Q.

CINQUIEME PRIX \$100.00

Mlle Ursule Soulard, St-Ubaldo, Comté Portneuf, P. Q.

SIXIEME PRIX \$75.00

Révde Sœur St-Louis de Gonzague, Cap de la Madeleine, P. Q.

SEPTIEME PRIX \$50.00

Mlle B. Duval, 2, rue Ste-Ursule, Québec.

HUITIEME PRIX \$40.00

Mlle Marie-Anne Deveault, St-Ubaldo, Co. Portneuf, P. Q.

NEUVIEME PRIX \$20.00

M. Wilfrid Bergeron, Hospice St-Joseph de la Délivrance, Lévis.

DIXIEME PRIX \$15.00

M. John Hodgson, Ste-Anne-de-Beaupré, P. Q.

- 11ième Prix M. Honoré Dame, 199, rue Gauthier, Montréal, \$10.00.
 12ième " Mlle Marguerite Paquin, 189, Blvd Benoît XV, Québec, \$10.00.
 13ième " M. l'abbé J.-Eusèbe Labbé, Thetford-Mines, P. Q., \$10.00.
 14ième " Mme Edmond Maranda, 5, rue St-Olivier, Québec, \$10.00.
 15ième " Mlle Georgianna Morissette, St-Ubaldo, Cté Portneuf, P. Q., \$10.00.
 16ième " Mme Pierre Lavoie, St-Gédéon, Cté Lac St-Jean, P. Q., \$10.00.
 17ième " M. Alphonse Beausoleil, 810, Cartier, Montréal, \$10.00.
 18ième " M. Raoul Tremblay, Sanatorium, Lac Edouard, P. Q., \$10.00.
 19ième " Mlle Estelle Bourbeau, 99, 3ième rue, Limoilou, P. Q., \$10.00.
 20ième " M. Joseph-E. Philippon, St-Evariste, Cté Frontenac, P. Q., \$10.00.
 21ième " M. Gustave Cousin, 74, Buteaux, Trois-Rivières, P. Q., \$5.00.
 22ième " M. Omer Comtois, Ham-Nord, Cté Wolfe, P. Q., \$5.00.
 23ième " Mlle Malvina Castonguay, Cap de la Madeleine, P. Q., \$5.00.
 24ième " M. Grégoire Descarreaux, St-Augustin, Cté Portneuf, P. Q., \$5.00.
 25ième " M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac Édouard, P. Q., \$5.00.
 26ième " M. Omer Fortier, 3, rue St-Augustin, Québec, \$5.00.
 27ième " M. Emile Roy, 268, rue Commerciale, Lauzon, P. Q., \$5.00.
 28ième " M. Chas-Émile Montminy, 140, Lockwell, Québec, \$5.00.
 29ième " Mlle Céline Hodgson, Ste-Anne-de-Beaupré, P. Q., \$5.00.
 30ième " Révd Frère Adolphe, Collège Lasalle, Thetford-Mines, P. Q., \$5.00.
 31ième " Mlle Anne-Marie Loranger, Loretteville, P. Q., \$5.00.

- 32ième Prix Mme J.-A. Allard, Rivière Mailloux, Cté Charlevoix, P. Q., \$5.00.
 33ième " Révd Frère Albert, Collège, Beauport, P. Q., \$5.00.
 34ième " Mlle Georgiana Babineau, Loretteville, P. Q., \$5.00.
 35ième " Mlle Corinne Perreault, 56, avenue Lamontagne, Québec, \$5.00.
 36ième " Révd Père Hernier, Collège l'Assomption, Worcester, Mass., \$5.00.
 37ième " Couvent de Hearst, Hearst, Ont., \$5.00.
 38ième " M. l'abbé J.-Arthur Ferland, Rivière-du-Loup (en bas), P. Q., \$5.00.
 39ième " M. Emile Picard, 436, 1ière Avenue, St-François d'Assise, \$5.00.
 40ième " Mme Zéphirin Voyer, 5, rue St-Olivier, Québec, \$5.00.

41ième PRIX AU 80ième PRIX, 40 PRIX DE \$2.40 CHACUN AUX SUIVANTS :

- Mlle Anne-Marie Vaillancourt, 182, Colomb, Québec.
 Mlle Jeanne d'Arc Soulard, St-Ubald, Cté Portneuf, P. Q.
 Mlle Marie-Anna Legendre, St-Odilon de Cranbourne, Cté Dorchester, P. Q.
 M. Victor Gaudet, R. R. No 2, Maddington Falls, P. Q.
 Mlle Yvonne Lippé, 219, rue Colomb, Québec.
 M. J.-Achille Bédard, Lambton, Cté Frontenac, P. Q.
 Mlle Marguerite Soulard, St-Ubald, Cté Portneuf, P. Q.
 M. Pierre Ayotte, St-Narcisse, Cté Champlain, P. Q.
 Mme Noé Provencher, Plessisville, P. Q.
 Mlle Gabrielle Voyer, 5, rue St-Olivier, Québec.
 Mlle Gratia Vaillancourt, 5, rue St-Olivier, Québec.
 M. Rowland Hogdson, Ste-Anne-de-Beaupré, P. Q.
 M. C. Bernatchez, 147, rue St-Paul, Québec.
 M. Gustave Rouleau, 126, St-Patrice, Québec.
 Mme Chas-L. Couture, 78, rue St-Anselme, Québec.
 M. Paul Blanchet, Côte Sillery, Québec.
 Mlle Bertha Larouche, Amqui, P. Q.
 M. Conrad Lebrun, St-Évariste Station, Cté Frontenac, P. Q.
 Mlle Emma Hodgson, Ste-Anne-de-Beaupré, P. Q.
 M. Richard Roy, Petits Capucins, Cté Matane, P. Q.
 Dr Eugène Blouin, 33, Chemin Ste-Foy, Québec.
 M. Omer Poulin, Bureau Cloutier, Beauceville, P. Q.
 M. Stanislas Leblond, Casier Postal, 72, Thetford-Mines, P. Q.
 Mme J.-E. Larouche, St-Georges, Cté Champlain, P. Q.
 M. Benoît Michaud, Grand-Falls, N. B.
 M. A.-H. Dame, 160, rue Notre-Dame, Hull, P. Q.
 Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec.
 Mlle Édith Soulard, St-Ubald, Cté Portneuf, P. Q.
 Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville, P. Q.
 Mlle Cécile Leclerc, Loretteville, P. Q.
 M. James Edward Mill, Casier Postal 1, New-Carlisle, Cté Bonaventure, P. Q.
 Mlle Rose-Alma Mercier, St-Odilon, Feuille d'Érable, Cté Dorchester, P. Q.
 M. l'abbé Thomas Simard, St-Louis de Chambord, P. Q.
 Mme Hervey Blanchet, 227, Prince-Edouard, Québec.
 M. J.-Armand Bastien, Ste-Rose, Cté Laval, P. Q.
 Mme J.-A.-P. Jean, St-Pamphile, Cté L'Islet, P. Q.
 Mlle Laura Gauvin, 78, rue St-Anselme, Québec.
 M. Joseph S. Noël, Petit Lamèque, N. B.
 M. Augustin Salmon, (fils), 78, rue St-Augustin, Thetford-Mines, P. Q.
 M. J.-L.-Omer Côté, St-Honoré de Shenley, P. Q.



NOTRE GRAND CONCOURS

CE LION

EST-ÂGÉ

DE

COMBIEN

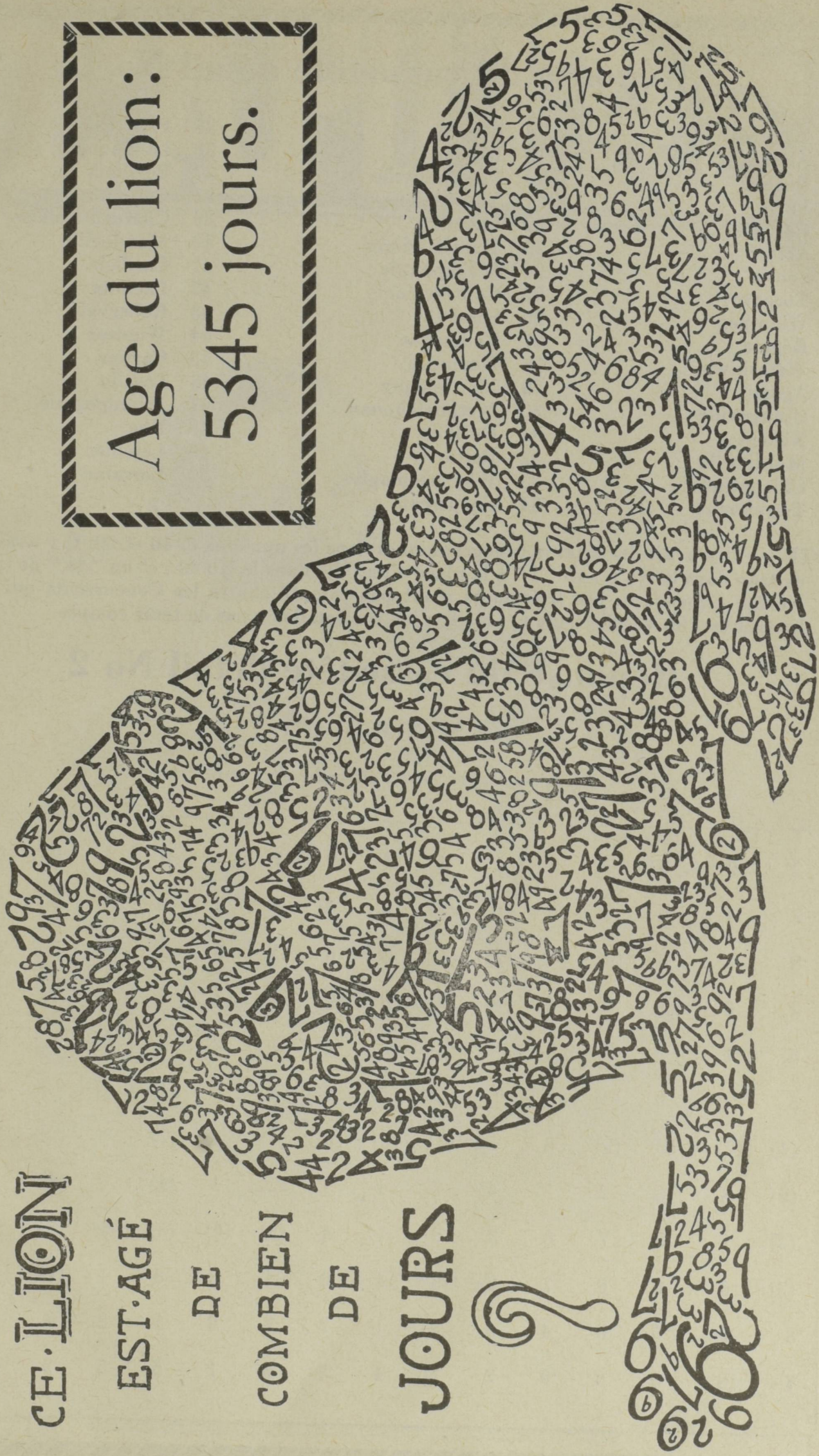
DE

JOURS



Age du lion:

5345 jours.



LE CASSE-TÊTE

Réponse du casse-tête détail No 1

| | | | | | |
|----|-------------|----|----------------|----|----------------|
| 1 | Montréal | 18 | Charny | 35 | Petit Rocher |
| 2 | Arichat | 19 | Lauzon | 36 | La Tuque |
| 3 | Québec | 20 | Papineauville | 37 | Bersimis |
| 4 | Lévis | 21 | Yamachiche | 38 | Cacouna |
| 5 | Caraquet | 22 | Labelle | 39 | Château-Richer |
| 6 | Actonville | 23 | Trois-Rivières | 40 | Mandeville |
| 7 | Souris | 24 | L'Épiphanie | 41 | Carillon |
| 8 | Toronto | 25 | Contrecoeur | 42 | Lachute |
| 9 | Winnipeg | 26 | Sorel | 43 | Roberval |
| 10 | Régina | 27 | Tadoussac | 44 | Windsor |
| 11 | Wetaskiwin | 28 | Rimouski | 45 | Cartier |
| 12 | Agassiz | 29 | Montmagny | 46 | Lasalle |
| 13 | Orangeville | 30 | Metabetchouan | 47 | Winnipegosis |
| 14 | Nicolet | 31 | DeBlois | 48 | Elie |
| 15 | Montebello | 32 | Baltic | 49 | Letellier |
| 16 | Chicoutimi | 33 | Whycocomagh | 50 | Lorraine |
| 17 | Terrebonne | 34 | Gaspereau | | |

NOTE :— Il y avait des erreurs typographiques dans les numéros 6, 40 et 50. Il y avait un " L " de trop dans le No 6 ; un " i " à la place d'un " l " dans le No 40 ; et un " N " de trop dans le No 50. Cependant, ces trois mots n'ont pas compté contre les Concurrents qui ne purent les trouver, les vérificateurs ayant reçu instruction de ne pas en tenir compte.

Réponse du casse-tête détail No 2

MAXIMUM : 71

Le même chiffre peut s'atteindre de 4 manières.

| | | | | | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 2 | 9 | 6 | 3 | 8 | 1 | 4 | 5 | 2 | 7 | 8 | 5 | 2 | 9 | 6 | 7 |
| 7 | 4 | 3 | 8 | 5 | 6 | 9 | 2 | 1 | 8 | 3 | 4 | 3 | 2 | 5 | 4 |
| 8 | 3 | 8 | (9) | (2) | (7) | (4) | 5 | 6 | 1 | 2 | 3 | 8 | 5 | 8 | 9 |
| 3 | 6 | 1 | (2) | 7 | 8 | (5) | 8 | 9 | 4 | 7 | 6 | 5 | 4 | 7 | 2 |
| 6 | 7 | 2 | (1) | 8 | 9 | (4) | 5 | 8 | 1 | 2 | 5 | 6 | 3 | 6 | 5 |
| 5 | 4 | 9 | (2) | 3 | 8 | (7) | 6 | 7 | 2 | 3 | (4) | (9) | (2) | 3 | 8 |
| (4) | (7) | (2) | (9) | 6 | 1 | (4) | (5) | (2) | (9) | 8 | (7) | 4 | (9) | 2 | (1) |
| (9) | 8 | 3 | 2 | 5 | 6 | 7 | 4 | 1 | (2) | 1 | (4) | 3 | (4) | 5 | (2) |
| (2) | 1 | 2 | 7 | 6 | 3 | 8 | 1 | 4 | (5) | (6) | (3) | 8 | (3) | 6 | (3) |
| (3) | 6 | 9 | 8 | 7 | 2 | 5 | 4 | 9 | 4 | 3 | 8 | 1 | (7) | (9) | (4) |
| 8 | 9 | 6 | 5 | 4 | 3 | 8 | 1 | 2 | 7 | 6 | 1 | 8 | 4 | 2 | 5 |
| 7 | 8 | 3 | 6 | 9 | 2 | 7 | 4 | 3 | 8 | 1 | 6 | 5 | 2 | 1 | 6 |